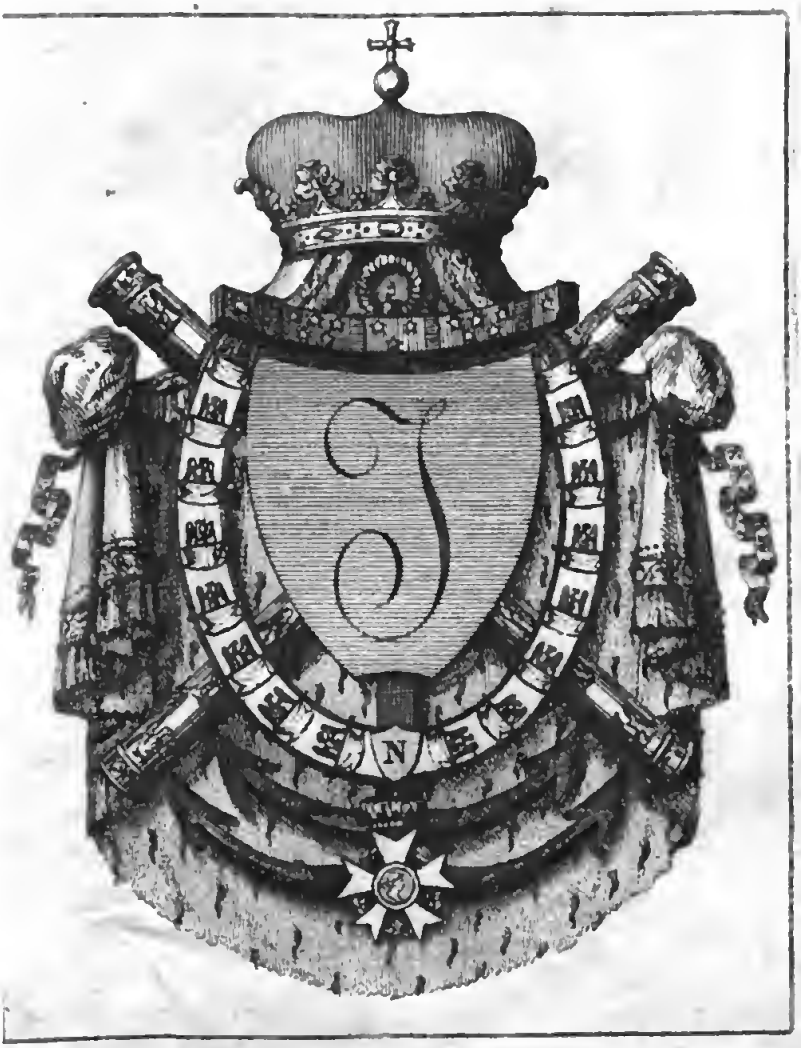
1671



Palat VII 11

FLEETWOOD.

II.

Faute à corriger dans ce volume.

Page 121, *lig.* 18, semblaient docter, *lisez:* semblaient dicter.

568418

FLEETWOOD.

PAR W. GODWIN;

Auteur de Caleb Williams, Saint-Léon, etc.

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

PAR A. L. VILLETERQUE;

Correspondant de l'Institut national de France,
Traducteur des LETTRES ATHÉNIENNES.

TOME DEUXIÈME.

Bibliotheca Nazionale
FONDO
PALATINO
Napoli

PARIS,
DENTU, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, n.° 17;
Et au Palais du Tribunat, galeries de bois, n.° 240.

1805.

FLEETWOOD.

CHAPITRE PREMIER.

Nous arrivâmes à Paris, vers le soir; mon compagnon de voyage m'avait proposé de loger dans le même hôtel, si l'on peut nommer ainsi, le chétif cabaret où il me conduisit : j'étais étranger dans cette immense ville, et j'acceptai avec joie, les offres obligeantes de mon guide. Les rues par lesquelles nous entrâmes à Paris, ne m'en donnaient pas la haute opinion que j'en avais conçue, avant d'y arriver ; mais je m'aperçus bientôt que mon conducteur évitait celles où il passe le plus de monde, et la maison où nous

nous arrêtâmes, avait aussi peu d'apparence que la rue étroite et misérable où elle était placée. Les maîtres paraissaient être de la connaissance de cet homme, et je remarquai quelques signes d'intelligence entre lui et l'hôtesse. Après souper, on nous donna une chambre, où il y avait deux lits.

Tout ce que j'avais observé dans cette auberge, en y arrivant, ne m'inquiéta point. Je m'abandonnai à toutes mes enivrantes chimères. Mon cœur bondissait d'espérance et de plaisir; et, dans ma joie enfantine, je me pressais dans mes bras, comme si j'eusse voulu m'embrasser, et me féliciter d'être enfin arrivé au terme d'un voyage qui me promettait un si brillant avenir. Je ne dépends de personne, m'é-

criai-je, d'abord avec un peu d'orgueil ; bientôt je me dis : Hélas ! depuis la mort de mon père, je n'ai pas rencontré un seul être dont je voulusse dépendre. Je suis seul au monde ; mais cela ne sera pas toujours ainsi. Cette idée consolante me disposa au sommeil, et je me réveillai fort tard. Mon obligeant protecteur était déjà sorti. Eh bien ! me dis-je, quand je ne le reverrais plus, que m'importe ! Je peux, sans lui, m'occuper de mes projets, et qui sait si, en voulant me diriger, il ne m'aurait pas nui ?

Je m'habillai fort tranquillement : tout-à-coup un soupçon frappe mon esprit. Je cherche ma bourse, je ne la trouve pas ; je fouille dans toutes mes poches ;

rien. Je cherche dans mon lit ; par-tout : on m'a volé. Plaignez-moi, mon cher Fleetwood ; ce moment fut le plus douloureux de ma vie. Je suis vieux, de nombreuses années ont passé sur cet événement, et n'ont pu en affaiblir l'impression ; je ne puis y penser encore, sans une sorte d'effroi qui semble renouveler ce que j'éprouvai alors. J'avais tout perdu ; j'étais sans ressources, loin de mon pays ; toutes mes espérances étaient détruites. Qu'allais-je devenir ? Des hommes, dans ma situation, peuvent ne pas s'abandonner au désespoir ; mais un enfant, seul, au milieu d'une grande ville, abandonné à lui-même, ne sait à qui s'adresser, à qui parler et se plaindre. Il faut

vivre ; et comment ? Il fallait payer mon hôtesse, sortir ; et où aller ? Je croyais rêver ; j'étais stupéfait, anéanti. Après avoir beaucoup pleuré, je me dis : Et mes larmes ne toucheront personne ! Un homme ne pleurerait pas. Cette pensée me ranima. Et que ferait-il cet homme, ajoutai-je ? Voyons. Resterait-il ainsi dans l'accablement ? Ai-je fait deux cent cinquante milles pour arriver ici, et y pleurer comme un enfant ?

Je descendis, et je vis mon hôtesse ; ma timidité revint, mon embarras redoubla, et, d'une voix tremblante, je lui demandai où était ce Monsieur avec qui j'étais arrivé la veille ? — Sorti ! me dit-elle brusquement, il est sorti depuis deux heures. — Et où est-

il allé? — Je l'ignore. — Quand doit-il revenir? — Puis-je le savoir? Je ne connais pas cet homme. En faisant toutes ces questions, je suivais pas à pas l'hôtesse, dans tous les coins de sa grande cuisine; elle paraissait très-occupée, et ne s'arrêtait pas un instant. — Madame, lui dis-je, j'ai été volé; c'est cet homme qui m'a pris tout mon argent. — Volé! s'écria-t-elle; voilà une belle histoire! Volé! jamais ce mot n'a été prononcé dans ma maison. Si ton compagnon est un voleur, tu ne vaux pas mieux que lui. Betty! Betty! voyez l'argenterie! ce petit coquin! — Vraiment je trouve deux couverts de moins. Betty! allez chercher le commissaire. Mais à quoi cela servira-t-il? Ah! petit

drôle ! vous irez déjeûner en prison. Eh bien, Betty ! et le commissaire ? Pourquoi n'allez-vous pas l'avertir ?

J'étais bien autrement effrayé, que lorsque je fus arrêté à Dijon. Quelle scène terrible pour moi ! Je me voyais dans une maison où tout le monde s'entendait pour me duper ; je ne doutais pas que l'histoire des couverts volés, ne fût imaginée pour mettre fin à mes plaintes ; mais que pouvait un malheureux enfant, sans ami, sans moyen d'accuser et de repousser les accusations ? Ce nouveau malheur me découragea entièrement, et me voilà fondant en larmes, et ne répondant rien. Betty était une jeune et jolie fille de dix-neuf ans ; elle eut pitié de

moi. Je vous en prie, Madame, dit-elle à sa maîtresse, ne traitez pas si durement ce pauvre enfant; je parierais que ce n'est pas lui qui a volé les couverts. — Vous croyez, Betty ? — Oui, Madame, et je ne veux pas aller chercher le commissaire. — Vous êtes une folle; eh bien ! qu'il sorte d'ici au plus vîte ; qu'il n'y remette jamais les pieds; s'il reparait à mes yeux, je serai sans pitié. Allons, sors d'ici, petit malheureux; va-t-en, et regarde bien cette maison, pour n'y jamais revenir.

Je n'en étais pas tenté, et je la quittai avec bien de l'empressement. Cependant quand je fus dans la rue, j'avais quelque peine à en sortir; je sentais que j'y lais-

sais tout ce que je possédais au monde, et qu'avec plus de fermeté, j'aurais pu braver les menaces et les accusations de l'hôtesse, qui n'avait agi ainsi que pour éviter mes plaintes ; mais à qui me serais-je adressé ? Comment aurais-je pu obtenir justice ?

Toutes ces réflexions ralentissaient mes pas, et cela fut heureux pour moi. J'étais à peine à l'extrémité de la rue, que je me sentis frapper doucement sur l'épaule, c'était ma protectrice Betty : elle me donna un bon morceau de pain avec du beurre ; et, après m'avoir embrassé, elle me dit : Que Dieu te protège, pauvre enfant ! et elle me quitta, les larmes aux yeux.

Bonne Betty ! ton pain et ton

beurre étaient pour moi plus que de la richesse en ce moment. Je mangeais avec lenteur, pour en jouir mieux ; il me semblait que c'était en remercier Betty plus long-tems. Mon courage se ranimait ; un secours imprévu, dans une détresse semblable, non-seulement donne la force de la supporter, mais l'espérance que le secours peut toujours être à côté de la peine, et la consolation de l'instant présent, est une promesse de bonheur pour l'avenir. Si j'eusse éte abandonné dans cette crise terrible, je ne sais ce que je serais devenu. Mais j'avais été protégé, quand je m'y attendais le moins ; j'espérais l'être toujours ; en faut-il plus à un enfant, toujours disposé à oublier le chagrin, pour

supporter celui qu'il éprouve, et n'en pas prévoir d'autres. Je pensais à mes projets ; mes idées se ranimèrent ; je ne vis plus que les difficultés que j'avais déjà surmontées ; je n'étais qu'à douze milles de Versailles ; en quatre heures je pouvais m'y rendre, et le bonheur m'y attendait.

CHAPITRE II.

Je ne perdis pas un instant, et me voilà en route, malgré la chaleur du jour. J'arrivai à Versailles vers midi, brûlé par le soleil, et trempé de sueur. J'entrai dans le parc; je choisis un endroit d'où je pouvais considérer le palais, bien à mon aise, à l'ombre de quelques arbres, et je me couchai sur le gazon. La première idée qui me frappa, fût que Fontainebleau n'était pas comparable à Versailles; j'admirais ces belles colonnes, cette magnifique architecture, ce superbe édifice; j'étais ravi; et, le croirez-vous, Fleet-

wood ; dans ce moment qui réalisait une partie de mes chimères, où j'avais sous les yeux, tout ce que j'avais tant désiré de voir, je m'endormis. La fatigue pouvait en être la cause ; mais j'ai aussi éprouvé plus d'une fois, que le chagrin adouci par quelque consolation imprévue, nous dispose au sommeil. Le chagrin est trop vif pour qu'on ne cherche pas à en éloigner la pensée ; la consolation est encore trop faible pour qu'on puisse s'y arrêter. Ce vague des idées devient une sorte de repos, de sommeil commencé qui bientôt s'achève. Je dirais volontiers comme Sancho : O sommeil bienfaisant, béni soit celui qui t'a inventé !

Je fus réveillé par les sons de

quelques fifres et le bruit d'une troupe qui passait près de moi. Ce fut pour moi un moment bien agréable. C'étaient des suisses; je reconnaissais ces physionomies qui distinguent les hommes de ma patrie. Je me retrouvais presque dans mon canton d'Uri. Les suisses m'avaient toujours paru avoir quelques-uns de ces traits qui font deviner le pays qui les vit naître. J'avais souvent, à Lyon, eu l'occasion d'exercer cette sorte de tact qui me trompait rarement. Tout homme aime son pays, les suisses sentent encore plus vivement cet attachement qui, loin de leurs contrées, les y rappelle sans cesse, et leur fait trouver tant de bonheur à voir un compatriote. Quand je rencontrais

un suisse dans les rues de Lyon, je le saluais toujours, quelquefois je l'abordais, et ces bonnes rencontres suffisaient pour rendre heureuse la journée où elles avaient eu lieu.

Ce sentiment avait aussi beaucoup contribué à la résolution que j'avais prise, et au desir que j'avais de voir le roi de France. Je savais qu'il avait dans sa garde, des suisses, et je me proposais de m'adresser à eux, pour m'aider dans mes grands projets. Avec quelle émotion je les considérais : à chaque instant, à chaque physionomie que je remarquais davantage, mon émotion devenait plus vive. J'étais, comme Macbeth, les yeux ardemment fixés sur les descendans de Banquo. Mon agitation

n'était pas moins forte, quoique les motifs en fussent bien différens. Chacun des hommes que je regardais, ajoutait à ma satisfaction, à mes espérances ; je voyais en eux des amis. Comme moi, me disais-je, ils sont loin de leur pays ; ils n'abandonneront pas leur petit compatriote ; ils ne le laisseront pas mourir de faim ; ils le secourront, ils le protégeront.

Pendant qu'ils défilaient, je n'osai les saluer ; j'attendis qu'il s'en présentât quelques-uns qui ne fussent pas de service. Bientôt j'en vis un déjà un peu âgé ; c'était un simple soldat ; il portait un enfant dans ses bras. Je le saluai, et nous entrâmes en conversation. Il parut surpris de me voir là, et

me fit quelques questions. Je lui répétai ce que j'avais déjà dit au magistrat de Dijon. Je ne lui parlai ni de Lyon, ni de mon oncle, ni de son fatal secret, et je terminai par le récit de ce qui m'était arrivé le matin. Ce bon suisse ne douta pas un instant de la vérité de ma malheureuse histoire. Il me fit asseoir à côté de lui sur un banc, plaça l'enfant qu'il tenait, sur ses genoux, et pour me témoigner la part qu'il prenait à mes peines, il me serra affectueusement la main, quand j'eus fini de les raconter. Il m'avait souvent interrompu par ses exclamations et quelques observations, qui prouvaient bien plus la bonté de son cœur, que l'étendue de ses lumières, et je sentis que ce ne

serait pas lui qui pourrait me diriger dans mes projets. Il me demanda ensuite si j'avais dîné. Je n'ai mangé, de tout ce jour, lui dis-je, que ce que la bonne Betty m'a donné.

Miséricorde ! s'écria cet excellent homme, pauvre enfant ! venez avec moi, venez souper avec ma femme et mes enfans. J'acceptai de bon cœur, et nous arrivâmes dans la petite chambre où était sa famille. Ma femme, lui dit-il, voilà un pauvre petit suisse, bien loin de son pays, sans un sou dans sa poche ; il faut qu'il soupe ici et qu'il y passe la nuit. Cette femme n'était pas moins compatissante, et elle m'accueillit avec bonté ; elle avait trois enfans, et nous voilà tous gaîment à table.

Je fis à mon vieux soldat, une foule de questions sur Louis XIV, et il ne les attribua sans doute qu'à la curiosité, car il ne m'en fit aucune sur mon empressement à ramener sans cesse la conversation sur ce monarque. Il me dit qu'il était dans ce moment à Marly, et qu'il en reviendrait dans quelques jours. Je pris des informations sur Marly, et j'appris avec plaisir, que je n'en étais éloigné que de quatre ou cinq milles, et le lendemain, dès le matin, je partis pour Marly.

Quand j'y arrivai, le roi était à la chasse, et ne devait probablement revenir que vers la fin du jour. Un soldat suisse me donna à déjeûner; il me fit plus de questions que mon respectable hôte

de la veille, il y mit même plus de chaleur, plus d'intérêt, peut-être plus de curiosité. Comme il m'était impossible de lui en dire davantage, je le quittai aussitôt que cela me fut possible, et je fus me promener dans le parc et les jardins.

Enfin j'entendis le son des cors, le bruit des chiens, des chevaux ; c'était le roi qui arrivait. Comme mon cœur était agité ! ma vue se troublait. Cependant je tâchai de me calmer, et je me plaçai près d'une porte par laquelle je savais, d'après mes informations, que le roi devait entrer. Plusieurs personnes de sa suite se présentèrent ; il y en eut une qui me parut avoir quelque ressemblance avec ce portrait du roi que j'avais si

souvent contemplé ; je crus que c'était lui-même, et je m'écriai, en courant à lui : Sire, daignez m'écouter, daignez entendre ma prière. Je m'étais trompé, et celui à qui je m'adressai, parut surpris ; mais il ne s'arrêta pas ; des valets me repoussèrent. Dans ce moment le roi passa, et tout disparut.

Il paraît incroyable qu'un enfant ait eu le courage que je montrai dans cette circonstance ; mais c'est précisément, parce que j'étais un enfant, que cela n'a rien d'étonnant. A cet âge, la différence des rangs dans la société, se réduit à l'obéissance due à celui qui commande. Qu'il ait plus ou moins d'autorité, cela n'ajoute rien à cette mesure de respect dont un enfant est susceptible.

Pour avoir quelques idées de plus, il aurait fallu que j'eusse communiqué mon projet à quelqu'un. La timidité est le fruit de l'expérience ou de l'instruction. Mais je n'avais que la timidité de mon âge, je sentais qu'il y avait bien de la hardiesse à m'adresser ainsi à un homme très-puissant que je ne connaissais pas ; mais je n'avais pas d'autres craintes, parce que je n'avais pas encore les idées qui auraient pu les faire naître. Et puis, j'avais si souvent pensé à ce moment, que j'en avais presque prévu, à ma bévue près, toutes les circonstances. Ajoutez à cela, la détresse où je me trouvais, ma haine pour les moulins à soie de Lyon, le long voyage que j'avais fait, les aventures que

j'avais eues, le vol de mon argent, ma situation sans ressources, si je me décourageais, et vous ne serez pas étonné quand je vous dirai que j'aurais dans ce moment regardé l'hésitation même, comme une chose ignominieuse, et le plus grand de tous les maux que j'avais à redouter.

Dans la soirée, le roi se promena sur la terrasse ; je pris des informations bien exactes pour ne pas me tromper une seconde fois. On m'avait dit que le roi se promenait ordinairement une heure ou deux, et qu'il répondait avec bonté à ceux qui pouvaient l'approcher ; mais les soldats qui gardaient l'escalier, me repoussèrent, parce que, me dirent-ils, j'étais trop mal vêtu. J'aperçus une autre

allée qui conduisait à la terrasse ; mais près de l'escalier, nouveaux soldats, nouveaux refus, nouvelle impatience. Je priais, je suppliais, j'étais désespéré, et je voulais passer, malgré les gardes. Un valet qui se trouvait là, reconnut le petit insolent qui avait voulu parler au roi, avant le dîner, et il me traîna au corps-de-garde. Un soldat qui parut s'intéresser à moi, me questionna avec une sorte de bonté dont je ne fus pas aussi reconnaissant que j'aurais dû l'être. J'avais du dépit, de l'humeur, je ne répondais que par des monosyllabes à peine articulés. Il me conduisit à une porte du parc qui donnait sur la route, me quitta, et me voilà, seul, désolé, assis sur une pierre, et

pensant fort tristement au malheur qui me poursuivait, sans renoncer cependant à mon projet de parler au roi. Mais que faire? quel parti prendre? où aller? Combien je maudissais l'infernal coquin qui m'avait volé mon argent! et ce n'était pas parce que je me voyais prêt à manquer de tout, que je regrettais cette perte, c'est parce que j'aurais acheté des habits meilleurs; je ne pouvais plus supporter ceux que j'avais, ils avaient été la seule cause des refus et des bourrades des soldats. J'étais exposé à mourir de faim, et je ne m'affligeais que de l'impossibilité d'avoir d'autres vêtemens.

CHAPITRE III.

Tandis que j'étais assis sur cette pierre, au bord de la grande route, plusieurs personnes qui sortaient des jardins, passaient près de moi. J'avais grand besoin de quelques secours, mais je ne savais à qui m'adresser. J'aurais bien voulu rencontrer ou un soldat, ou un compatriote. Et, me disais-je, ce ne sera cependant que le secours d'un moment, d'un seul jour. Demain, il faudra donc recommencer à solliciter cette triste existence d'une heure! Est-ce là le but, la récompense d'un voyage de trois cents milles, entrepris

avec tant de réflexions, fait avec tant de courage, et dont je me promettais un avenir bien différent? Resterai-je ici? Non, j'y serais remarqué, surveillé, contrarié dans tous mes efforts pour parler au roi; mais quand retournera-t-il donc à Versailles?

Ceux qui passaient étaient toujours deux ou trois ensemble, et je n'osais les aborder. Enfin je vois un homme dont la physionomie me rassura un peu; il était seul; je me levai, et il me fut impossible d'avancer. Je le saluai timidement. Il me regarde, et quel bonheur! Il s'approche de moi.

Mon petit, me dit-il, n'est-ce pas vous qui tantôt avez voulu parler au roi?

Je le considérai encore plus attentivement ; il était un peu avancé en âge ; je n'avais jamais vu une physionomie qui annonçât plus de bonté. Je crus voir dans ses traits quelque ressemblance avec mon père.

Est-ce vous, petit? répéta-t-il.

Oui, monsieur, lui répondis-je. — Et que voulez-vous dire au roi? — Je suis sans amis, je n'ai plus personne qui prenne soin de moi ; voilà ce que je voulais lui dire. — Votre père était-il militaire? était-il chevalier de Saint-Louis? — Mon père n'a jamais servi le roi, et de sa vie il n'est venu en France. — Bon Dieu ! et qui vous a dit de vous adresser au roi? — Personne ; c'est moi seul qui ai formé ce projet, et j'ai fait

trois cents milles pour l'exécuter.

L'étranger parut prendre quelque intérêt à moi. —Voulez-vous, me dit-il, venir chez moi demain, le matin? je coucherai à Marly. Et il me donna son adresse.

Oui, Monsieur, repris-je, bien volontiers; oh! oui, mais...mais... —Eh bien! quoi? —C'est que j'ai bien faim. Il fut ému. Il me parla encore avec plus de bonté, et tout ce que je lui disais, semblait accroître sa surprise. Il m'a dit depuis, qu'il avait bien vu que j'avais reçu quelque éducation. Mon projet, mon voyage, ma situation le touchaient; il voulut savoir toute mon histoire. —Vous viendrez, me dit-il. —Oui, Monsieur. —Il ouvrait sa bourse; mais, mon ami, reprit-il, en me frappant

doucement sur l'épaule, saurez-vous où aller, où vous loger cette nuit, et vous faire donner ce dont vous avez besoin? — Eh ! mais, Monsieur, n'ai-je pas fait trois cents milles? — Bien ! bien ! ayez soin de vous cette nuit, et venez demain, de bonne heure.

Quand il me quitta, je regardai l'adresse qu'il m'avait donnée, et je lus le nom d'Ambroise Fleetwood. Oui, mon ami, l'homme généreux qui vint à mon aide, dans cette affreuse situation, était votre grand-père. L'instant où je lus, pour la premiere fois, le nom de Fleetwood, ne s'effacera jamais de mon cœur, tant qu'un souffle de vie l'animera; il commença l'éternelle alliance des Fleetwood et des Ruffigny. De quel précipice

je fus tiré ! je ne puis encore y penser sans effroi ! Quelle eût été, sans cette heureuse assistance, la destinée de votre ami ! La misère, la mort, peut-être pis encore, d'affreux exemples, le malheur, l'ignominie ! O Fleetwood ! de semblables idées font frémir. Et cependant l'abyme se creusait sous mes pas, et sans une rencontre secourable et imprévue, que serais-je devenu ?

A l'heure fixée, je fus chez mon protecteur. Il me questionna beaucoup. Je lui fis les mêmes réponses, mais avec plus de détails, sans cependant lui dire mon malheureux secret. Il semblait le deviner ; il me pressait vivement de lui parler sans réserve ; à la fin, je le priai de m'épargner ; oui, lui dis-je, j'ai été

ruiné par mon oncle ; mais je n'ose vous dire ni son nom, ni mon pays. Ce généreux anglais s'aperçut que je pâlissais, quand il touchait ce fatal sujet. Il s'arrêta, et l'intérêt qu'il prenait à moi, sembla encore s'en accroître. Voulez-vous venir avec moi, en Angleterre ? me dit-il. — Oh ! non ! non, m'écriai-je ; mais si vous voulez me rendre un grand service, donnez-moi seulement des vêtemens, qui ne me laissent plus craindre les contrariétés dont ceux-ci ont été la cause, dans mon projet d'hier.

Je ne rêvais qu'au roi de France ; le désir de m'adresser à lui avait été trop long-tems mon unique pensée, pour l'abandonner aussi vite : mes espérances chimériques ne me permettaient pas encore de

rentrer dans le train ordinaire de la vie, et je suppliai mon protecteur de vouloir bien, puisqu'il m'offrait ses secours, m'accorder ceux qui pouvaient concourir à mes vues ; et je le suppliais avec tant d'ardeur ! Mon enthousiasme, ou mon délire, si l'on veut, ranimé par l'espoir, me donnait cette sorte d'éloquence, qui peut être sans art, mais jamais sans effet, sur-tout à mon âge, et jointe à cette impétuosité sans réserve de mon inexpérience. Mon protecteur en était ému, je le crus persuadé. Il m'observait, en m'écoutant. Il me jugeait, parce que je parlais sans crainte d'être connu. De tous les moyens de bien connaître les hommes, le plus sûr est de les entendre, quand ils sont

fortement agités. Parle, afin que je puisse te voir, a dit un philosophe; l'ame se découvre, dans ces vives émotions. Quoi qu'il en soit, c'est à dater de ce moment que M. Fleetwood s'intéressa vivement à mon bonheur, et se proposa d'y contribuer.

D'abord, il ne voulut pas contrarier mes projets enfantins, il parut les applaudir, en se promettant bien de m'y faire renoncer. Il me représenta que toutes mes tentatives seraient désormais inutiles, à Marly; et que, le roi, devant y rester encore dix jours, je pourrais employer ce tems pour l'achat de mes nouveaux vêtemens, et les informations dont j'avais encore besoin; il me promit qu'aussitôt que le roi serait

à Versailles, j'en serais averti, et il me proposa de passer ces dix jours, chez lui, à Paris. Cet arrangement me plût beaucoup, et nous partîmes.

Quelle situation nouvelle pour moi ! O mon ami ! depuis deux ans, depuis la mort de mon père, je n'avais pas entendu le consolant langage de la bienveillance, et je retrouvais l'accent du cœur, l'accent paternel dans les expressions de M. Fleetwood ! Jamais il ne me traita comme un fugitif, un inconnu, qu'il aurait sauvé de la misère. Dans tous les tems, il ne me montra que les tendres sollicitudes de l'amitié ; ses soins en avaient l'empressement, ses discours l'indulgence, et ses regards la bonté.

Je tins long-tems à ma résolution de voir le roi ; mais les sages observations de mon protecteur me rendirent enfin à la raison sur ce point ; il me prouva, avec tant de patience et de douceur, que mon extravagance ne pouvait avoir aucun succès, que j'ouvris enfin les yeux ; et le moment où je parvins à renoncer à cette bizarre et opiniâtre fantaisie, fut un des plus agréables de ma vie. En perdant des espérances chimériques, je trouvais une tranquillité si nouvelle pour moi, que je sentis mieux encore l'obligation que j'avais à M. Fleetwood, pour les ménagemens avec lesquels il avait combattu une résolution ridicule, dont les moyens me parurent alors aussi impraticables, que le

but m'en avait paru admirable et la réussite assurée. J'en étais presque honteux, et combien je savais gré à mon protecteur de ne m'avoir jamais humilié, autant que j'aurais mérité de l'être, par des observations sans ménagement, ou d'amères plaisanteries ! Je m'attachais sincèrement à lui, et ce fut avec autant de joie que de reconnaissance, que je me déterminai à le suivre en Angleterre.

Combien de fois je me suis rappelé la pierre sur laquelle je fus long-tems assis à la porte du parc de Marly, la physionomie et l'attitude de M. Fleetwood, lorsqu'il m'aborda, l'instant même de la journée où cette scène eut lieu ! Le jour finissait. Le païsage qui m'environnait, avait cette teinte

sombre et mélancolique qui dispose l'ame aux émotions vives et profondes. Le premier mot d'Ambroise Fleetwood toucha mon cœur. Dans mon long voyage, j'avais eu quelquefois à me féliciter de cette sorte de bienveillance avec laquelle on répond à un enfant qui éprouve quelques embarras, et questionne d'un air bien timide l'étranger qui passe près de lui ; mais il y a une si grande différence dans le son de la voix, de l'homme froid qui vous indique obligeamment la route que vous avez à suivre, pour vous rendre d'une ville à une autre, et celui de l'homme ému, qui semble, en vous interrogeant, vous dire qu'il voudrait vous placer dans la route qui conduit au bonheur. Avec

quelle sagesse cet excellent homme me parla du projet absurde qui m'avait conduit à Marly et à Versailles ! comme il ménagea, pour la combattre avec plus de succès, cette résolution délirante qui occupait si fortement mon esprit ! Et pour qui prenait-il tant de peines ? pour un petit vagabond, inconnu, misérable, réduit à l'aumône. Il y a peut-être plus de généreuse bonté dans une semblable conduite, que dans les riches secours que l'opulence prodigue quelquefois sans effet, parce que, trop souvent, c'est sans bienfaisance.

En Angleterre, je fus assez heureux pour voir s'augmenter de jour en jour l'affection que votre grand-père avait pour moi. Il ne négligea rien pour mon instruction. Il était

négociant, et très-riche ; son projet était de m'associer à son commerce.

J'avais en lui la plus grande confiance, et cependant, ce ne fut que long-tems après, qu'il me fut possible de lui ouvrir mon cœur, sur ma naissance et les causes de mes malheurs. Toutes les fois qu'il essayait de m'en parler, j'éprouvais une agitation, une sorte de terreur qui m'empêchait de lui répondre. J'avais été trop vivement frappé par les menaces de mon oncle, pour pouvoir surmonter si promptement l'impression profonde qui m'en restait. Tandis que j'étais à Lyon, ce sentiment d'effroi s'accrut par un inconcevable mélange de vanité, qui semblait le rendre non-

seulement supportable, mais, le dirai-je, consolant et flatteur. Il est peut-être dans la nature du cœur humain d'aimer à croire qu'il y a quelque chose d'extraordinaire dans la destinée qu'on redoute, et de penser qu'au moins, par ce malheur même, on sort de la classe commune. Je me rangeais sans difficulté, et avec une complaisance aussi puérile qu'elle est naturelle, dans la classe de ces souverains exilés, de ces princes qui courent le monde, forcés d'y rester toujours inconnus. Je suis fermement persuadé que ces pensées habituelles, d'une orgueilleuse satisfaction, n'avaient pas peu contribué, en me faisant presque aimer mon malheur, à me faire regarder long-tems comme

des secrets importans et à jamais inviolables, les noms de mon père et de mon oncle.

La réflexion vint cependant mettre un terme à mon orgueilleuse et enfantine discrétion, à mes craintes exagérées, et cependant je ne confiai encore mon secret à mon protecteur, que parce que je me répétai souvent qu'il serait tout aussi en sûreté dans son cœur que dans le mien. Enfin je lui racontai toute mon histoire. Sa surprise, son indignation m'alarmèrent vivement ; il voulait absolument, et sans tarder, prendre tous les moyens nécessaires pour forcer mon oncle de me rendre la fortune dont il m'avait dépouillé d'une manière aussi infame. Je le suppliai de n'en rien

faire ; je lui rappelai la promesse qu'il m'avait faite de ne pas faire la moindre démarche sans mon consentement, et je ne voulus pas le lui donner. Quoique la conduite de mon oncle, à mon égard, fût horrible, il était le frère de mon père, et pouvais-je livrer l'un à l'ignominie, que sans doute il méritait, sans outrager la mémoire de l'autre ? Les menaces mêmes de mon oncle réveillèrent dans ce moment avec plus de force que jamais, les craintes que si souvent, elles m'avaient fait éprouver. L'effrayante destinée qu'il m'avait annoncée, me parut prête à se réaliser. J'obtins enfin de votre grand-père, que nous attendrions encore quelques années, avant d'agir contre mon oncle. Qu'avais-je

besoin, dans ce moment, de cette restitution? Mon généreux protecteur m'ayant souvent dit que les dépenses que je lui occasionnais, ne pouvaient le gêner, je voyais mon avenir suffisamment assuré par les bénéfices d'un commerce auquel il avait la bonté de m'associer. Votre grand-père consentit enfin à ce que je désirais, et les choses en restèrent là.

Le meilleur ami que j'eusse en Angleterre, après mon protecteur, était votre père. Nous étions à-peu-près du même âge, et nous fûmes élevés ensemble. Jamais notre attachement réciproque n'éprouva la moindre altération; je fus son frère dans ma jeunesse, et son ami dans tous les tems. Il ne me regardait pas comme un étranger

dans sa famille; il ne regrettait pas les sommes considérables dont votre grand-père disposa en ma faveur, et il ne redouta jamais que la vive affection que mon protecteur me montrait, eût, pour l'avenir, quelque influence nuisible à ses intérêts.

Lorsque je fus parfaitement instruit de tout ce qu'il m'était important d'étudier et de connaître pour bien remplir les devoirs de l'état que j'avais embrassé, mon protecteur songea aux moyens d'assurer honorablement mon existence. A cette époque, on lui proposa d'établir une maison de banque à Lisbonne. C'était un de mes compatriotes qui devait être le principal agent de cette grande entreprise; mais il n'avait pas les

fonds nécessaires, et il voulait trouver des associés. Aussitôt qu'il pourrait commencer son établissement, il avait la promesse d'être banquier de la cour de Portugal. Votre grand-père, riche négociant de Londres, ne voulait pas étendre son commerce, que son fils, après lui, devait continuer. Cette proposition ne pouvait donc leur convenir, et ils jetèrent les yeux sur moi. Vous ne pouvez imaginer la surprise que j'éprouvai, lorsqu'ils m'en parlèrent pour la première fois. L'argent qu'il fallait avancer ou cautionner, dans cette circonstance, était trois fois plus considérable que la fortune de mon père, si elle m'eût été rendue. Tant de générosité me toucha vivement, et je refusai long-

tems cette étonnante proposition.

Je dis à mon protecteur, que j'étais loin de prétendre à une aussi brillante existence, et qu'indépendamment de la secrète espérance que je conservais toujours de retourner dans ma patrie, je me trouverais heureux, si elle ne pouvait se réaliser, d'être toute ma vie, le premier commis de sa maison. Votre grand-père me répondit qu'il désapprouvait ce peu d'ardeur, cette insouciance d'un caractère faible qui refuse les moyens d'avancement, et borne aussi étroitement une ambition permise, lorsque tout en favorise les louables espérances.

Qu'est devenu, ajouta-t-il, ce Ruffigny, qui à neuf ans, fit trois cents milles, pour venir se jeter

aux pieds du roi de France ? N'avez-vous pas reçu l'éducation convenable au parti que je vous propose ? n'est-il pas tems d'en profiter ? Si, pour vous-même, vous n'attachez pas un grand prix à l'opulence, songez à tous les moyens d'être utile, que vous pouvez lui devoir. Secourir l'infortune, développer les talens qui meurent dans la misère, exciter l'industrie laborieuse, faire du bien, en faire beaucoup et toujours, voilà ce que l'opulence permet, et voilà ce que vous refusez. Soyez en repos sur l'argent qu'il me faudra avancer pour vous. En supposant cette entreprise sans succès, c'est un sacrifice que je puis faire ; mais si, comme je l'espère, elle est heureuse, c'est

un bonheur que je m'assure, en donnant un état honorable à un jeune homme que j'aime et que j'ai élevé comme mon fils. Au reste, je consens que vous me remettiez cet argent quand vous le pourrez; mais j'exige seulement que ce ne soit pas avant dix ans, à dater du jour où votre maison, à Lisbonne, sera en activité.

Ruffigny, continua votre grand-père, quelles sont donc ces idées misérables et étroites, si indignes de votre cœur? Toutes les affections humaines sont-elles donc dans la parenté? L'amitié n'a-t-elle pas aussi ses devoirs hors de la famille? Mon fils sera suffisamment riche, et je suis persuadé qu'il vous verra sans regret, partager cette grande fortune que la

providence lui a accordée. Si vous le voulez, nous lui en parlerons, et nous ne déciderons rien sans son consentement. Et pourquoi ne pourrais-je assurer le bonheur de deux êtres qui me sont chers? N'êtes-vous pas aussi mon fils, le fils que des événemens imprévus me donnèrent, et en qui j'ai trouvé toutes les excellentes qualités que je crus remarquer en lui, dès le premier jour où je le vis? Vous êtes le fils de ma vigilance, de ma tendresse et de mes soins. Ne voulez-vous pas me regarder comme votre père, et m'obéir, quand je vous prie d'être heureux?

Comment résister à d'aussi touchantes sollicitations! Je partis. Notre maison eut tout le succès

que votre grand-père désirait. Je restai vingt et un ans à Lisbonne, et ma fortune devint beaucoup plus considérable que je ne l'espérais. Aux époques fixées, je rendis à mon protecteur les sommes qu'il m'avait prêtées; et, pendant ce tems, je revins plusieurs fois en Angleterre. Dans un de ces voyages, votre grand-père, le mortel le plus bienfaisant, mon protecteur, mourut entre mes bras. Je reçus le dernier soupir de celui que j'aimais tant, et à qui je devais plus que la vie. Votre père était inconsolable; nous pleurâmes ensemble, et notre amitié s'accrut encore de tout notre attachement pour l'homme respectable que nous avions tant chéri.

CHAPITRE IV.

J'AURAIS dû vous dire qu'à l'époque de mon départ pour Lisbonne, votre grand-père avait obtenu mon consentement, pour établir, relativement aux informations qui m'étaient nécessaires, une correspondance très-suivie avec un habitant de Zurich, dont il connaissait la loyauté et la franchise. Il m'avait fait remarquer que, quelle que fût l'indulgence que je me proposais d'avoir à l'égard de mon oncle, encore fallait-il que de tems en tems, j'eusse quelques renseignemens positifs sur ses affaires et sur ma famille.

Mon oncle avait toujours été malheureux dans toutes ses entreprises, et la fortune de mon père dont il s'était si ignominieusement emparé, n'avait pas contribué au rétablissement de la sienne. Ses enfans étaient morts, et il ne leur survécut pas long-tems. Vingt ans après mon arrivée à Lisbonne, c'est-à-dire, suivant mon oncle, après ma mort, qu'il avait bien et dument fait constater par toutes les preuves requises, le bien de mon père tomba en partage dans une des branches éloignées de sa famille.

Les circonstances étaient devenues bien favorables pour mon projet tant chéri de retourner dans ma patrie, et d'y finir mes jours. J'en parlai à mon correspondant

de Zurich ; mais je ne savais encore si je réclamerais la restitution assurément bien légitime de ma fortune patrimoniale. Je me voyais avec regret, forcé de déshonorer ainsi la mémoire de mon perfide parent. Aucune tache semblable n'avait souillé celle de mes ancêtres, qui occupaient une place distinguée, parmi les familles respectables de l'Union. D'un autre côté, je ne pouvais supporter la pensée de reparaître dans mon pays comme un étranger : ce n'était pour moi qu'une demi-réhabilitation. Je voulais reprendre mon rang dans une famille nombreuse, considérée, aimée, et rattacher, pour ainsi dire, mes derniers jours aux premières années si heureuses, dont je con-

servais les plus doux et les plus honorables souvenirs.

Malgré toute ma peine à entamer un procès de cette nature, et qui, avec l'intention de me faire rendre ce qui m'était dû, avait cependant pour but pénible, d'en dépouiller un parent qui croyait y avoir des droits bien fondés, j'écrivis à mon correspondant, et je lui recommandai de poursuivre cette affaire, et d'obtenir une décision complète avant mon départ. Je lui envoyai, à cet égard, toutes les instructions nécessaires, et il en parla au parent alors en possession de ma fortune, qui en parut surpris et fort chagrin; c'était un honnête homme, peu riche, et chargé d'une nombreuse famille: il consentit à se présenter

devant le tribunal, pour y entendre son arrêt, qui fût tout en ma faveur, et me rétablit dans tous mes droits.

Cette affaire terminée, j'envoyai à Zurich quelqu'un que je chargeai de remettre, à ma partie adverse, une rente annuelle de la moitié de la valeur de la propriété dont il se trouvait dépouillé, et quelques lettres-de-change destinées à racheter les terres que mon oncle avait vendues, et à payer les dettes qu'il avait contractées sur les autres.

Tandis que mes affaires se terminaient ainsi dans le Switzerland, je ne perdais pas mon tems à Lisbonne, et je m'occupais constamment des moyens de transporter, avec avantage, les produits

d'un commerce auquel j'avais consacré plus de vingt ans de ma vie. Lorsque tout fut arrangé pour me recevoir dans mon pays, je dis adieu au Portugal, et je me disposai à mon départ.

Je voulais aussi faire un voyage en Angleterre, avant de retourner dans le Switzerland. Mon seul objet, dans cette dernière course, était de voir encore votre père. Mêmes goûts, mêmes dispositions, même affection pour moi. A bien des égards, votre père n'était pas changé; il était tel que je l'avais vu à la mort de son père. Quelques années de plus avaient même donné à ses traits, quelque ressemblance de plus avec mon ancien et vénérable ami. Il s'était marié, et vous étiez

déjà né. Bon époux, excellent père, il était impossible d'être, sous ces rapports, plus heureux que ne l'était mon digne ami; mais il ne l'était pas autant sur d'autres points. Il avait éprouvé plusieurs pertes dans son commerce, et cela, sans qu'il y eût de sa faute. Dans une circonstance, il avait placé des fonds considérables sur une maison très en crédit, et dont toutes les apparences annonçaient l'opulence; mais tout-à-coup, tout s'écroula, et une banqueroute imprévue termina cette brillante existence, que des dissipations sourdes, et un jeu secret minaient depuis long-tems. Dans une autre occasion, la guerre se déclara au moment où l'on s'y

attendait le moins ; il avait des relations multipliées avec des négocians, que cet événement fit manquer à leurs engagemens, et ceux de votre père en souffrirent. A la même époque, des banqueroutes qui eurent lieu en Hollande avaient achevé le dérangement des affaires de votre père.

J'avais bien, en arrivant, cru remarquer une sorte de tristesse dans sa physionomie, et même auparavant, dans ses lettres, je trouvais quelquefois des expressions d'une profonde mélancolie qui m'avaient fait presque deviner l'affligeante vérité. Ce fut aussi une des raisons qui contribuèrent le plus à hâter mon départ de Lisbonne.

J'eus bien de la peine à obtenir

de votre père le pénible aveu de toutes ses infortunes, et il le termina en me disant qu'il était déterminé à renoncer entièrement au commerce. Il me reste encore assez, ajouta-t-il, pour me retirer dans un coin de cette île, et pouvoir y cultiver paisiblement quelques acres de terre. Ma femme est sage, et ce genre de vie n'aura rien qui puisse l'affliger. Elle abandonnera sans murmure tous les brillans avantages d'une vie opulente; elle n'a aucune sorte de goût pour les amusemens de la ville, et je la trouverai plus belle, dans les simples habits d'une bonne ménagère, que parée de perles et de diamans. Mon fils sera un bon villageois, point ignorant, point ambitieux; il ne

verra que de loin les tempêtes de la vie ; il n'aura point à craindre les banqueroutes, les naufrages et la guerre. N'est-ce pas là le bonheur ? Votre père ne m'avait pas encore dit un seul mot qui eût pour objet de m'engager à lui être utile dans sa malheureuse situation. Il connaissait cependant mon expérience, dans les affaires de commerce ; il savait aussi que toutes mes entreprises avaient eu du succès. Peut-être aurait-il désiré de pouvoir faire quelques tentatives, pour réparer ses pertes, et je le pensais, quoiqu'il parût n'en avoir pas l'intention ; mais tout ce que je possédais était le fruit des bontés que son père avait eues pour moi, et cette considération l'empêchait de me parler avec con-

fiance, et sans aucun embarras.

Un matin, j'entrai chez lui de bonne heure, et je le priai de m'aider à faire le relevé de tous les bénéfices de mon commerce, et le montant exact de toute ma fortune. Il me regarda d'un air surpris, et parut d'abord ne voir dans cette proposition, que le projet offensant d'établir une humiliante comparaison entre ses affaires et les miennes. Cette pensée cruelle ne fut qu'un éclair, et je vis bientôt qu'il me rendait assez de justice, pour deviner au moins à demi, mes véritables intentions.

Venez, mon cher Fleetwood, lui dis-je, en souriant; mes affaires sont en ordre, et nous n'aurons pas grande peine. En lui parlant ainsi, j'ouvris la porte, et j'ap-

pelai mon domestique. Il entra avec trois ou quatre registres et une cassette qu'il plaça près de nous, et se retira. J'ouvris les registres, et j'entrai dans quelques détails avec votre père sur ce qu'ils contenaient ; et nous terminâmes ce compte général, qui lui donna une entière connaissance de ma fortune.

Alors je pris la cassette, et je lui dis : Voilà ce qui m'intéresse plus particulièrement. Là, sont les preuves qui constatent ma naissance, et la perfidie de mon oncle qui me ravit mon état et ma fortune, la sentence du tribunal qui me rétablit dans mes droits, et les titres de mes propriétés recouvrées dans le Switzerland. Maintenant que j'ai quitté

le commerce, je veux vivre dans la solitude. Voici, ajoutai-je, en le lui remettant, un papier que je vous prie de lire avec attention. Mon ami, ce n'est pas votre avis que je demande, c'est ma volonté que je vous confie ; je vous déclare que je n'y changerai pas un seul mot. Et pourquoi, continuai-je, m'affligeriez-vous en me forçant de répondre à quelques objections qui seraient inutiles. Ce contrat par lequel je vous abandonne, dès ce moment, toute ma fortune, est en bonne forme, il n'y manque rien, pas même votre consentement, j'y ai compté, comme sur votre amitié. Refuser l'un, serait renoncer à l'autre. C'est une dette sacrée que j'acquitte, un devoir d'honneur que je remplis, un en-

gagement que rien ne peut plus rompre; en un mot, c'est votre bien que je vous rends. N'est-ce pas à votre père que j'ai l'obligation de tout ce qu'en ce jour, je vous donne ? J'ai prévu tout ce que vous pourriez me dire, je ne répondrai à rien, et vous devez respecter ma résolution, à cet égard, comme la dernière volonté de votre père. Vous êtes son héritier; je n'ai été, je ne veux avoir été que son agent, et je serai toujours votre ami. Vous, mon cher Fleetwood, reprenez le train de vie qui convient à un riche négociant anglais; quant à moi, toute cette fortune me serait inutile, et le bonheur que je trouve à vous la rendre, est tout celui que je pouvais en espérer.

Après quelques contestations assez vives sur cet objet, votre père se rendit à mes instances ; et moi, j'éprouvai enfin cette profonde satisfaction, ce sentiment d'inaltérable félicité que j'avais tant ambitionné, et que j'attendais de l'instant favorable où je pourrais me montrer digne des bontés d'un homme dont j'avais été le fils adoptif, et devenir l'appui d'une famille dont je mériterais d'être regardé comme le père ou le meilleur ami. Je descendrai au tombeau avec la douce consolation d'avoir vu, à cet égard, mes vœux réalisés, mes dernières années bien remplies, et mon bonheur plus parfait, si je puis encore, mon ami, contribuer au vôtre.

CHAPITRE V.

Nous arrivâmes en Angleterre, et dans le Merionetshire, où j'avais passé les plus heureuses années de ma vie, et où je ne trouvai plus qu'une maison désolée, et un tombeau. Des souvenirs douloureux, des larmes, de funèbres conversations, voilà l'emploi de nos jours, le besoin de nos cœurs, le seul bonheur qui reste quand on a tout perdu.

C'est sur la tombe d'un ami, d'un père, qu'on peut repousser avec indignation, cette opinion fausse et commune que les indifférens propagent, que les hommes

faibles accueillent, qu'un monde frivole érige en maxime, et qui a pour objet de prouver qu'il est dans le cœur humain, un penchant secret à se délivrer le plus promptement possible du souvenir pénible des amis que nous avons perdus, et de la douleur qui résulte des pertes irréparables. Qu'il était plus sage, celui qui disait que les pensées qui occupent l'ame dans la maison attristée par un deuil récent, la frappent d'un salutaire effroi, et la rendent meilleure. Si la mélancolie dont on se sent accablé, fait naître dans l'esprit, une sorte d'indolence et d'inactivité, le cœur ne s'en ressent en aucune manière. L'apparent oubli des intérêts de la vie, laisse à la sensibilité plus de tems,

pour se livrer à ces méditations profondes qui ont une pieuse et céleste influence sur les déterminations futures, sur le caractère, sur toute notre existence. Malheur à l'homme toujours occupé ! entraîné par ce tumulte des actions que rien n'interrompt, il ne connaît pas les bienfaits de ces repos, où l'ame dans ses contemplations silencieuses, retrouve l'énergie, la suite, la durée des sages résolutions dont le besoin se fait si souvent sentir.

Après avoir passé ensemble deux mois dans le Merionetshire, M. Ruffigny consentit à m'accompagner dans un petit voyage que je voulais faire à Londres, où des affaires importantes m'appelaient depuis long-tems. Sa complai-

sance, en cette occasion, me surprit; il aurait pu m'attendre; mais j'ignorais ses motifs, et ce fut encore par de nouvelles obligations que j'appris à connaître les raisons qui déterminèrent mon respectable ami, dans cette circonstance.

C'était, en quelque sorte, le premier séjour que je faisais dans cette capitale. J'avais d'autres habitudes à y former, d'autres occupations à y choisir, un autre caractère à soutenir. J'avais voyagé en France, comme un jeune héritier, et, en un certain sens, dans une sorte de tutelle, qui maintenant n'existait plus. A Londres, je devais me conduire en chef de famille, et avec la décence convenable à ce titre et à la fortune d'un des plus riches habitans de

la contrée où mes biens étaient situés. Ces réflexions étaient assez sérieuses, et de plus, depuis la mort de mon père, et ma liaison avec son digne ami, je croyais être complétement revenu de mes anciennes erreurs. Dans mes projets pour l'avenir, je ne voyais mes torts passés qu'avec une honte qui me semblait être le garant de mes efforts constans pour en éviter de semblables ; le regret de mes fautes ajoutait à mes bonnes résolutions, et avec une aussi forte volonté de me montrer aussi prudent et aussi sage, comment n'aurais-je pas eu l'espérance de l'être toujours ?

Pendant quelque tems, je me conduisis conformément à ces graves déterminations. M. Ruf-

figny m'engagea à ne pas fuir le monde : je suivis son conseil ; mais, au milieu des plus brillantes sociétés, le souvenir toujours présent de mon père me rappelait celui de mes devoirs ; je devais cependant les oublier encore, et ce fatal moment n'était pas éloigné.

Un de mes amis avec qui j'avais beaucoup causé pendant un grand dîner, m'engagea, lorsque tout le monde fut sorti, à l'accompagner chez sa maîtresse. Je m'y refusai d'abord ; mais la tête, un peu échauffée par les vapeurs des excellens vins de France, je finis par y consentir. Je me disais : Quel danger y a-t-il à cela ? ne suis-je pas à l'abri de toutes les séductions ? A quoi me serviraient tant de souvenirs pénibles, si je ne

comptais pas davantage sur des résolutions qui en sont le fruit ?

Nous arrivâmes chez la maîtresse de sir Georges Bradshaw (c'est le nom de mon nouvel ami) et nous y trouvâmes une autre femme dont sir Georges ne m'avait pas parlé, et qui, dès le premier instant, me fit regretter de m'être aussi imprudemment engagé. Je n'ai rien vu de plus aimable que cette charmante créature (elle se nommait miss Cormorin) : elle avait vécu quelque tems avec lord Mandeville ; mais elle l'avait quitté, et dans ce moment aucune autre liaison ne l'obligeait à cette réserve qui m'aurait été d'un utile secours, dans cette circonstance. Elle montra tant de gaîté, d'esprit et de talent dans

cette soirée, que je me trouvai séduit, avant d'avoir songé que je courais le risque de l'être. Excellente musicienne, elle nous enchanta par les doux sons d'une voix charmante dont elle connaissait bien l'empire irrésistible. Ses réparties piquantes, son enjouement, me ravissaient. J'étais sous le charme, je ne pouvais plus m'en défendre; et voilà où aboutirent encore une fois, ces austères réflexions qui semblaient devoir être l'inébranlable appui de ma future sagesse, les leçons encourageantes de la vertueuse amitié de Ruffigny, mes profondes méditations sur la tombe d'un père révéré et chéri, les souvenirs de mes insignes folies, et l'intention bien sincère cependant, d'en

éviter de semblables. Tout fut oublié.

Mais par quelle fatale destinée étais-je donc entraîné ? Je croyais n'avoir plus à redouter des séductions qui ne pouvaient que me rappeler péniblement tout ce que j'avais éprouvé. J'avais pour ce sexe aimable et dangereux, une sorte d'éloignement, porté jusqu'au mépris le plus injuste, sans doute, mais que je croyais alors le plus puissamment raisonné, et qui me faisait voir dans toutes les femmes, des êtres voués à la perfidie, et créés pour notre malheur. Que pouvais-je attendre de miss Cormorin ? et cependant j'étais séduit, et je l'étais sans amour. Cette situation était une des plus dangereuses que j'eusse à redouter.

Mon cœur n'était pour rien dans cette liaison, et l'ivresse que j'éprouvais était sans excuse, sa durée pouvait avoir une étrange influence sur ma vie, et me condamner peut-être pour jamais à n'être plus qu'un vil débauché, entraîné par des passions licencieuses, que tout renouvelle et que rien ne justifie.

Je jugeais parfaitement cette femme, je connaissais ses défauts, son orgueil m'était insupportable, je savais qu'elle était incapable d'aimer, et que je n'avais à attendre d'elle que les procédés de la plus impertinente légèreté; je la voyais telle qu'elle était, et cependant je m'y attachais. J'en gémissais, je me le reprochais, je ne pouvais me le

pardonner, et le dirai-je? je l'aimais davantage, en pensant aux qualités mêmes qui lui manquaient, et aux chagrins dont elles avaient autrefois été la cause dans mes premières amours. Je me félicitais, pour ainsi dire, de ne pouvoir estimer miss Cormorin, en me rappelant cette marquise de**, et cette comtesse de B** qui avaient si cruellement abusé de ce sentiment, et qui ne le méritaient pas mieux que miss Cormorin, envers laquelle j'en étais du moins dispensé, et qui ne s'en souciait guère.

Je souffrais cependant beaucoup, en considérant l'étrange opposition de mes sentimens et de mes actions. Comment expliquer tant de regrets de mes folies

passées et une conduite aussi peu raisonnable ! Cette inconcevable faiblesse dont mes souvenirs semblaient devoir me garantir, me laissait des remords que je ne cherchais pas à repousser ; mais elle avait des charmes que je ne pouvais éviter. Ce qui m'alarmait encore le plus dans mes torts, était l'impossibilité de les cacher à M. Ruffigny. Je savais qu'il me surveillait avec toute la vigilance inquiète de l'amitié. Quand je n'avais rien à dissimuler, j'avais pris l'habitude de lui rendre un compte très-exact de toutes mes démarches. Je lui parlais de toutes les personnes que j'avais eu l'occasion de voir ; mais, dans cette circonstance, comment lui nommer sir George Bradshaw, et les autres

jeunes gens à la mode que je rencontrais, sans lui donner des soupçons ? Il fallut cependant m'y résoudre, et vraisemblablement, les soupçons de M. Ruffigny furent aussi vivement excités que j'avais eu lieu de le craindre et de le prévoir. Il me questionna plusieurs fois sur ce sujet, et mes réponses ne pouvaient le satisfaire. Sir George Bradshaw n'avait pas une réputation très-rassurante, et M. Ruffigny ne me montra pas toutes les inquiétudes qu'il éprouvait.

Je venais de le quitter pour me rendre chez miss Cormorin. Seul, et livré à ses tristes et prévoyantes réflexions, il lui prend tout-à-coup fantaisie d'aller, pour se distraire, passer quelques heures à l'opéra. Ne connaissant per-

sonne, il se plaça au parterre. J'étais avec sir George Bradshaw, miss Cormorin et son amie, dans la loge du baronnet. Ruffigny m'aperçut long-tems avant que je pusse me douter que j'étais moi-même le seul objet de l'attention sévère de mon respectable ami. Quoique je ne fusse pas sorti des bornes que prescrit la décence dans un endroit public, M. de Ruffigny en vit assez pour soupçonner la vérité. Ma jeune et vive amie se livrait à toute sa gaîté; notre conversation était singulièrement animée; et ce fut dans un de ces instans où mes indécens éclats de rire fixèrent sur nous tous les regards, que j'aperçus M. Ruffigny. Je fus singulièrement déconcerté, et il me fut facile de prévoir toutes

les conséquences d'une rencontre aussi contrariante qu'elle était imprévue.

Le lendemain, à l'heure où nous nous réunîmes pour le déjeûner, Ruffigny me parla de cette scène de la veille. Il me représenta la honte qu'un semblable éclat faisait rejaillir sur le nom d'un père qui, à peine dans la tombe, me prescrivait plus de gravité dans mes actions, plus de décence dans ma conduite. Il me rappela mes projets de sagesse, ces résolutions solennelles qui devaient me mettre à l'abri de ces écarts, et de ces erreurs qui, dans ma situation, étaient sans excuses. Je ne sais par quelle fausse direction de pensée, d'humeur et de premier moment, je m'avisai de vouloir me

justifier ; je l'entrepris avec une sorte d'audace que semblait redoubler encore le sentiment plus vif de mes torts. Moins je les approuvais, dans le fond de mon cœur, plus je mis d'opiniâtreté à les défendre.

Ruffigny m'interrompit, en me disant, auriez-vous sérieusement le projet de faire l'apologie de vos nouvelles erreurs, après avoir montré tant de regrets en me parlant de celles qui ont si honteusement employé tout le tems de votre séjour à Paris ? Et si vous en avez la volonté, croyez-vous, Fleetwood, que cela vous sera possible ?

Oui, lui répliquai-je hardiment. Non-seulement je le puis, mais je le dois, et je le ferai avec une

sorte de raison et de justice que vous-même vous approuverez. Ruffigny avait peine à contenir son indignation.

Je continuai, sans paraître m'en apercevoir. Ces torts, lui dis-je, que vous me rappelez, peuvent-ils être comparés à ceux que vous me reprochez dans ce moment? Des liaisons coupables, des amours adultères, des prétentions scandaleuses, des succès honteux, des familles déshonorées : telles sont les suites funestes de cette immoralité dont cependant l'usage autorise les pernicieuses maximes, et justifie les principes, l'audace et les crimes. Il est même convenu tacitement qu'on doit les approuver, lorsqu'ils sont couverts de ce voile d'une adroite prudence qui

laisse ignorer des torts, toujours applaudis par le public lorsqu'il les devine, et qui n'excitent son ressentiment que lorsqu'il les découvre. C'est comme le vol à Sparte. Malheur aux mal-adroits ! Et voilà ce qu'on ose appeler une galanterie permise, honnête, aimable. Il n'en résulte, il est vrai, que le désordre et la honte des familles, l'hypocrisie érigée en vertu, une dissimulation d'un excellent ton, et un libertinage de bonne compagnie. Les femmes honnêtes ne trompent plus que leurs maris, parce qu'il est démontré qu'elles ne passent les bornes de la décence, qu'en trompant leurs amans. Plus de confiance domestique ; les époux se séparent ; les enfans sont abandonnés, l'ordre intérieur est

détruit, la société chancelle dans ses bases, mais le langage s'épure ; le ton du jour a tant de grâces ! la politesse est si parfaite ! la société offre tant d'agrémens, qu'il ne faut pas songer à tous les malheurs par lesquels on arrive à ce point de perfection sociale. Quant à moi qui ne vois dans toutes ces infamies que honte, désolation et désordres de toute espèce, je me reprocherai toute ma vie des torts que je ne sais pas pardonner, que je ne veux plus avoir, et dont le souvenir me fait horreur ; mais qu'y a-t-il dans ma conduite actuelle qui puisse en rappeler le souvenir, ou en renouveler le scandale ? Quelqu'un peut-il se trouver offensé de ma liaison avec miss Cormorin ? Avons-nous cher-

ché réciproquement à nous tromper ? N'est-elle pas aussi libre que moi ? Ma vie passée, mes réflexions, tout m'éloigne du mariage ; injustice ou malheur, effroi ou prévoyance, tout me condamne au célibat ; mais une détermination n'est pas un vœu, et s'il n'est aucune sorte de dédommagement dans un devoir qu'on s'impose, en est-il de même pour une résolution à laquelle on tient, par des motifs plus ou moins raisonnables, mais sur lesquels on se réserve toujours la liberté d'un examen qui est assurément bien permis. Jusque-là à quoi se trouve-t-on engagé ? et sans cet engagement, où sont les torts ?

Je sens bien aujourd'hui toute la faiblesse de ces argumens ; mais

alors j'étais comme Télémaque, dans l'île de Calypso ; l'amour m'égarait, et toutes les remontrances de la raison furent inutiles. Ce fut en vain que mon sage ami me fit entendre ce langage de la vérité et de l'honneur, qui avait eu toujours tant d'empire sur moi. Lorsque nous nous séparâmes, Ruffigny me parut être de fort mauvaise humeur ; mais j'étais moi même tellement agité, que son ressentiment m'affecta peu, et je n'y voyais que de l'injustice, ou le chagrin de n'avoir pu réfuter mes victorieux argumens. Je crois en vérité que j'étais tenté de me féliciter du chagrin même qu'il éprouvait. Mon délire était complet ; l'aveu que j'en fais peut-il en réparer les torts ? Mais je

n'ai pas encore tout dit à cet égard.

Lorsque je fus seul dans la rue, mes triomphantes moralités continuaient toujours. Est-il possible, me disais-je, de trouver un homme aussi déraisonnable que Ruffigny ! Dans les relations d'un sexe avec l'autre, je ne connais que deux crimes ; adultère et séduction. Je sais que les gens austères en ajoutent un troisième, et qu'ils réprouvent tout ce qui sort des bornes de la plus sévère continence. Ils peuvent avoir raison, mais que m'importe ! Je ne porte pas si loin mes prétentions à la sagesse, et les torts que j'évite, doivent être l'excuse de quelques erreurs inévitables. On sent bien que ce raisonnement n'a pour

objet que de prouver à quel point l'imagination exaltée peut égarer les meilleurs sentimens, puisqu'il me faisait oublier les égards mêmes que je devais à mon respectable ami, et la crainte que j'eus toujours de l'offenser.

J'étais trop ému, pour rester seul, et intérieurement je n'étais point assez satisfait de moi-même, pour n'avoir pas besoin de chercher quelques distractions. Je fus dîner avec sir Georges Bradshaw, et aussitôt après je fus chez miss Cormorin. J'affectais une extrême gaîté; mais j'éprouvais un malaise, un trouble secret que ma jeune amie ne pouvait dissiper. Je ne l'avais pas vue si belle; elle m'enchantait; cependant je la regardais avec une sorte d'ivresse

douloureuse, dont les vifs transports étaient à chaque instant interrompus par quelques pensées qui me retraçaient tout-à-coup ou le souvenir de mon père, ou la peine de mon respectable ami. Rien ne s'offrait alors distinctement à mon imagination, ou, si une seule idée se fixait dans ce tumulte de toutes mes idées, elle était toujours relative à ces deux êtres, dont les vertus, le caractère, la fermeté, la vie honorable et bien remplie, condamnaient l'emploi honteux de mes jours, et me reprochaient l'oubli de leurs sages leçons. C'est en vain que je cherchais à éloigner, à affaiblir ce sentiment pénible qui m'agitait; il me fut impossible d'en surmonter les pénibles impres-

sions, et je quittai mes amis beaucoup plutôt que je n'en avais l'intention. La soirée n'était pas encore très-avancée, et je pris le parti de revenir chez moi.

En chemin, et près de revoir Ruffigny, il s'agissait de savoir comment je l'aborderais. Lui montrerai-je quelque froideur, me disais-je ? chercherai-je à calmer son chagrin ? enfin faudra-t-il tout sacrifier pour conserver l'amitié de cet homme respectable ? Tout en faisant ces réflexions, j'arrivai. La première question que je fis à mon domestique fut : Où est M. Ruffigny ? — Il est parti, me répondit-il. — Parti ! Et où est-il allé ? — A la campagne ; il a passé tout le jour à faire ses préparatifs, et il y a à-peu-près une heure qu'il

est monté dans sa chaise de poste. — Cela est impossible ; il ne m'en a rien dit. — Il a laissé cette lettre pour vous.

Il me tardait de l'ouvrir, cette lettre ; cependant une foule de pensées me retenaient. Je sentais bien que cette prompte détermination était la suite de notre discussion. Déjà je me reprochais vivement d'avoir offensé ce bon vieillard ; mais en même tems je ne pouvais lui pardonner d'avoir pris aussi brusquement un parti qui ne pouvait être justifié que par une offense bien plus grave. Mon repentir et mon ressentiment m'agitaient tour-à-tour. Je me plaignais de Ruffigny, avec amertume, et en même tems j'aurais donné tout au monde pour qu'il

n'eût pas à se plaindre de moi ; enfin ce ne fut qu'après quelques instans de la plus douloureuse anxieté, qu'il me fut possible de recouvrer assez de force pour ouvrir cette fatale lettre, et assez de calme pour la lire. Voici ce qu'il m'écrivait ;

Casimir Fleetwood ;

« Je n'en puis plus douter. Je suis venu du Switzerland en Angleterre pour visiter la tombe d'un ami, lui offrir mes dernières larmes, et cette tombe, encore nouvelle, est déjà muette pour son fils. Cela est-il vrai ? cela est-il possible ? Fleetwood, répondez à votre père qui n'est plus, à moi qui bientôt dois le suivre. Je ne veux

ni discuter avec vous, ni vous prouver vos torts. Vous devez les sentir, les éviter, vous en repentir. Rappelez-vous mon caractère, mes liaisons avec votre famille. Fleetwood, souvenez-vous aussi du lac d'Uri. Que disiez-vous ce jour-là ? Honte et malheur pour mes extravagances ! Que ne puis-je effacer de ma vie, ce tems perdu d'une manière si déplorable ! Projets, plaisirs, tout est fini. Plus de paix, plus d'approbation de moi-même, plus d'appui dans ma conscience. Souvenirs du vice ! vous en êtes le châtiment.

Et vous êtes retombé dans les mêmes fautes; mêmes plaintes un jour; mêmes souvenirs, et même repentir : sera-t-il encore inutile ? Fleetwood, répondez à vous-même,

répondez à vos remords, répondez à vos sophismes ; défendez-les avec audace, avec opiniâtreté ; mais je vous attends au moment où les reproches que vous vous ferez éclaireront votre cœur. Ce qui m'afflige plus encore, c'est la date récente de vos résolutions généreuses et déjà oubliées. Rappelez-vous cette soirée que nous passâmes ensemble près du tombeau de votre père, la veille de notre départ pour Londres. Ce vieux ami qui vous écoutait avec tant d'attendrissement, qui, à soixante et dix ans, quitte son pays, pour vous suivre, et qui renonce au repos de ses derniers jours pour assurer le vôtre, ne s'est pas encore éloigné de vous ; vous entendez encore ses avis, et que sera-

ce donc, quand vous ne le verrez plus, quand vous ne l'entendrez plus? Réfléchissez; jugez-vous; renoncez à un ami, ou revenez à vous-même, et à moi, mon cher Fleetwood; oui, reviens à moi, mais à l'instant, et pour jamais.

Vous avez peut-être oublié qu'une affaire importante, dont cependant je vous ai parlé plusieurs fois, devait probablement nécessiter un voyage dans le Devonshire, avant mon retour en Suisse : j'ai saisi cette occasion pour la terminer. Je serai absent pendant une quinzaine de jours. Je ne vous écrirai plus; je veux vous laisser à vos réflexions. A mon retour, votre premier regard m'apprendra ce

que je puis espérer ou craindre. Adieu. Je suis tout à vous.

J. F. R. »

Avant de finir la lecture de cette lettre, j'avais déjà sonné et ordonné qu'on préparât ma voiture. J'aurais préféré mille morts au malheur de laisser plus long-tems mon vertueux ami dans l'incertitude. Je voyageai toute la nuit, et je le rencontrai à Basingshtoke. Je me jetai dans ses bras, sans pouvoir proférer un seul mot. Quand il me fut possible de lui exprimer mes regrets, il ne lui resta plus de doutes sur la sincérité de mon repentir, et de la promesse que je lui fis de renoncer pour jamais à des extravagances dont je lui parlai avec toute l'horreur, que dans ce mo-

ment, je ressentais pour des fautes qui avaient causé tant de chagrin à ce respectable vieillard. Il paraissait être profondément touché. Fleetwood, me dit-il, ce prompt retour à la vertu et à la raison confirme toutes mes espérances, et me rend tout mon bonheur.

CHAPITRE VI.

M. Ruffigny resta encore avec moi pendant quelque tems, et depuis son départ, jusqu'à la fin de sa vie, je fis tous les ans un voyage dans le canton d'Uri. Hélas ! ce pélérinage d'une amitié rare par les circonstances qui la firent naître entre nos deux familles, plus rare encore par les nobles sacrifices auxquels elle donna lieu, ne fut pas aussi durable que le profond souvenir qui m'en restera toujours. Six ans après, je perdis mon vénérable ami. Ce malheur est irréparable. De semblables liaisons ne se renouvellent jamais.

Lorsque je regardais Ruffigny, je croyais voir mon aïeul et mon père. Si leurs physionomies n'avaient pas reçu de la nature cette ressemblance, elle n'en était pas moins réelle ; peut-être l'était-elle plus que celle qu'on remarque dans les familles, et qui ne se trouve que dans quelques traits, également aperçus sur les figures de ceux qui, par le caractère, se ressemblent le moins. Avec le tems, et les diverses circonstances qui entraînent la vie dans une foule de changemens successifs, ces traits primitifs finissent souvent par ne laisser aucune trace.

La ressemblance qui existait entre ces trois personnages, moins frappante, au premier coup-d'œil, avait une autre cause et devait

avoir un effet plus durable. Leurs cœurs étaient les mêmes, et leurs physionomies portaient l'empreinte des mêmes affections. Il faut avoir bien légèrement observé les hommes, pour n'avoir pas remarqué cette sorte d'identité de sentiment, de conduite et d'expression de physionomie, qui s'établit toujours entre ceux qui ont long-tems vécu ensemble dans une intimité inaltérable.

Non-seulement cette ressemblance existait entre Ruffigny et mes parens; mais toutes les habitudes de ce respectable ami étaient pour moi comme un livre toujours ouvert, où je retrouvais la vivante histoire de mes ancêtres. C'était ce livre des souvenirs du roi Assuérus, où se trouvaient les bonnes

actions et les vertueux exemples qui doivent rester dans la mémoire des hommes, pour l'honneur des uns et la leçon de tous.

La confiance que mon père avait eue en Ruffigny n'avait pas été trompée ; les bons conseils de son ami avaient produit sur moi l'effet qu'il en attendait, et toutes ses espérances, à cet égard, s'étaient en quelque sorte réalisées. Je n'étais plus le même homme. Toutes les erreurs de ma jeunesse s'effaçaient par mon repentir ou par mes intentions. Je ne me les rappelais qu'avec le desir de les réparer, et la ferme volonté d'en éviter de semblables. Mais aussi que de circonstances heureuses semblaient s'être réunies pour assurer ma conversion !

Il y avait quelque chose de si frappant et de si vénérable dans l'extérieur de Ruffigny, de si patriarchal dans ses manières, dans ses expressions et dans son caractère, qu'il était impossible de vivre avec lui, sans contracter l'honorable et satisfaisante habitude des bonnes pensées qui conduisent toujours à une bonne conduite, et en assurent la durée. Ses vertus mêmes n'étaient pas son seul mérite; que de considérations imposantes s'y joignaient encore! que de motifs de persuasion il en résultait! combien ses avis devaient avoir d'empire sur moi! Est-il un exemple d'une amitié telle que celle qui unissait nos familles! pouvais-je ne pas regarder comme les conseils de

Dieu même, ceux d'un homme qui, dans ses plus belles années, dans la pleine vigueur de l'âge, avait fait à ma famille, l'entier sacrifice de sa fortune, et s'était réduit à cette vie simple, à cette obscurité d'existence, à cette médiocrité de fortune, où il avait su trouver le bonheur, comme ses ancêtres. Chaque mot qui sortait de sa bouche, me rappelait une action généreuse, qui en augmentait la force, l'impression, l'éclat imposant et vertueux. Ce qui, en général, nuit aux conseils, même à ceux de l'amitié, est cette sorte d'intérêt que trop souvent on est autorisé à y remarquer. Il s'y mêle quelquefois tant de motifs qu'on peut attribuer à l'ostentation, à la vanité, à quelque dissimula-

tion, que la réflexion en affaiblit l'effet. Pouvais-je soupçonner rien de semblable, dans les réprimandes amicales de ce moderne Curius, abandonnant sa modeste ferme, renonçant à la tranquillité dont il y jouissait, entreprenant un long et pénible voyage, pour remplir les dernières volontés de mon père, son ami, et veiller sur la conduite de son fils? Quand il parlait, une voix intérieure me disait: Ecoute avec respect celui dont la généreuse amitié a sauvé ton père de l'infortune, et qui a tout fait pour te sauver toi-même du malheur attaché à une mauvaise conduite.

Me sera-t-il permis de le dire? à force de l'admirer, j'espérais parvenir à lui ressembler, et quelque-

fois, je croyais y être parvenu. Non, jamais, m'écriais-je alors, dans un transport d'orgueil et de joie, je ne me rendrai indigne d'être comparé à de tels hommes. Leurs vertus, voilà mes titres de noblesse; leur vie honorable, voilà mon héritage.

Hélas! faut-il qu'en écrivant ces mots, en retraçant ces vœux d'honneur et de reconnaissance, j'aie à convenir que ce n'est que ma condamnation que je viens de prononcer. Mon histoire n'est que celle de mes fautes, elles ne sont pas encore à leur terme. Les avouer, n'est-ce pas m'en punir? et me suffit-il de m'en repentir, pour me donner la force d'en supporter l'humiliation.

Depuis cette époque cependant

je n'eus plus à me reprocher les torts dont j'avais déshonoré mon ardente jeunesse. Les fautes dont l'aveu me reste à faire sont d'une autre nature. Mon cœur était pur; le sens moral revivait en moi avec toute son énergie et sa candeur. Les extravagances de la vie d'un débauché, ne souillèrent plus la mienne. Sous ce point de vue du moins, j'avais fait quelques pas honorables dans le chemin de la vertu.

CHAPITRE VII.

Mon éducation, mes voyages, mes erreurs mêmes, m'avaient donné une sorte de misanthropie à laquelle mes réflexions et mes regrets ajoutaient encore plus d'intolérance, et conséquemment d'injustice. Il n'y a point d'Argus plus clairvoyant, ni de juge plus sévère que l'homme déjà avancé en âge, et qui a beaucoup de torts à se reprocher. Tous mes souvenirs me présentaient le monde sous le point de vue le plus défavorable; mon respect pour mes ancêtres et M. Ruffigny, augmentait encore mon mépris pour les autres

hommes. Rien ne donne plus de force à cette haine générale qui enveloppe tout dans ses préventions, comme ces exceptions qui semblent l'autoriser par une apparente justice. Je ne connais point, disait Swift, de misanthrope plus haineux et plus incorrigible, que celui qui, dans son aversion pour tous les hommes, sait en aimer encore quelques-uns.

Je revins dans mes montagnes du pays de Galles avec empressement, mais sans plaisir ; je cherchais une tranquillité que je n'espérais plus. J'avais perdu cette paix de l'ame qui embellit le passé et l'avenir. Je voyais tout avec méfiance. Plus de bonheur quand j'étais seul ; plus d'abandon avec les autres ; je ne les écoutais plus ;

ils ne m'entendaient pas. J'étais au milieu des hommes, comme dans un désert. Rien ne touchait mon cœur; rien n'arrivait jusqu'à moi. Que me manquait-il? Je l'ignorais; cependant je n'étais pas heureux. Je considérais ma vie sans intérêt, sans complaisance, sans approbation. Les lieux où je me trouvais, me rappelaient les hommes que j'avais le plus aimés, et les seuls que je pouvais encore aimer; mais en quoi pouvais-je me comparer à eux? Qu'avais-je fait pour mériter les honorables souvenirs qu'ils m'avaient laissés? Que me restait-il de cinq années perdues dans le tumulte des sociétés humaines? Des erreurs, des tâches sur ma vie, qui devaient en troubler l'innocence et la paix,

dans la solitude où je m'étais refugié.

Les deux principales sources du bonheur d'un solitaire, sont la mémoire et l'imagination. L'une ne m'offrait que des regrets, l'autre était éteinte. Je sentais bien que d'autres hommes, dans ma situation, seraient heureux, ou le seraient au moins plus que je ne l'étais; mais mon caractère s'y opposait. Je ne pouvais renoncer à rien, et je ne savais plus jouir de tout. Le monde m'eût été odieux, et la retraite m'était insupportable. La bienfaisance même n'avait plus pour moi les mêmes charmes; il faut y porter un certain degré d'affection, que je ne trouvais plus en moi. Je cherchai quelques

distractions dans la littérature ; je formai des projets d'études. Je parcourus beaucoup de livres, je n'en lisais aucun ; je ne m'arrêtais à rien ; je m'ennuyais de tout.

CHAPITRE VIII.

Ne pouvant plus supporter cette situation, je pris le parti de retourner à Londres. Les distractions, les amusemens que cette ville m'offrait, n'étaient pas assurément les motifs qui me déterminaient. Je voyais dans le nouveau séjour que je me proposais d'y faire, plus de devoirs à remplir, que de plaisirs à espérer. Le seul avantage que j'en attendais, était celui d'en connaître plus particulièrement les hommes remarquables par leurs talens. On me parla d'un club d'auteurs dont quelques-uns m'avaient déjà vive-

ment interessé par leurs ouvrages. J'obtins la faveur d'être reçu dans cette association, qui, en se donnant, suivant l'usage de quelques-unes de ces sociétés, une dénomination grecque, semblait annoncer aux ignorans qu'ils devaient s'en éloigner à une respectueuse et convenable distance.

Je n'y trouvai pas cependant tout l'agrément que j'en avais espéré. Je ne pouvais sans doute attribuer l'ennui que bientôt j'éprouvai dans ce cercle savant, qu'à la malheureuse disposition de mon caractère et de mon esprit, à cette lassitude de tout, que depuis long-tems j'éprouvais, et qui me disposait mal au plaisir que j'aurais dû avoir, en écoutant ces brillantes conversations, mêlées

de traits si piquans et de remarques aussi ingénieuses que satisfaisantes sous tous les rapports. Je rencontrai là des hommes bien distingués, et d'autres d'un rang très-élevé, qui ajoutaient à l'amusement que j'aurais dû trouver aux dîners et aux soupers de ce club, et confirmaient encore une remarque que j'ai faite souvent : ce sont toujours ceux qui méritent le plus d'estime, parmi les personnes riches ou les gens de qualité, qui montrent le plus d'empressement et de plaisir à vivre avec les hommes de lettres. Les ignorans, les envieux les fuient, parce qu'ils se trouvent humiliés par une comparaison qu'ils redoutent. J'ai remarqué aussi que les hommes d'un mérite réel, et

qui, par leurs talens et leurs ouvrages, illustrent les sciences et la littérature, se distinguent encore par la noblesse de leurs sentimens, et une sorte de désintéressement qui porte toujours leurs vues vers des objets d'un intérêt général, quoiqu'on puisse leur reprocher quelquefois de se laisser entraîner dans des discussions indignes d'eux-mêmes, et des altercations particulières qu'ils éviteraient avec plus de soin, s'ils en connaissaient mieux la petitesse et les dangers.

Il faut pourtant que j'avoue que j'ai trouvé souvent bien des fautes réels, des torts bien graves, des erreurs bien grossières dans ces conversations si instructives et si admirables. Ces hommes de lettres

portent quelquefois à un point ridicule, cette jalousie de renommée, cet amour de célébrité, ce besoin d'éloges que rien ne peut satisfaire, et que les éloges mêmes irritent, lorsqu'ils se partagent. Cela est cependant assez naturel. Celui qui est parvenu à sortir de la foule, craint d'y rentrer, et ne veut rien perdre de la considération qu'il a méritée : il se croit oublié, quand il n'est pas distingué. Ce qui peut le rassurer, c'est une noble confiance dans ses talens ; c'est ce généreux orgueil qui résulte du sentiment de ses propres forces, qui peut le préserver de cet orgueil puéril dont les craintes ne se calment pas, même au milieu des succès.

C'est encore ce desir d'accroître

leur réputation par des qualités qui distinguent plus particulièrement les hommes du monde, qui semble déterminer quelques gens de lettres, à se former une sorte de conversation artificielle, où ils consultent moins les inspirations d'un esprit habitué aux méditations, que celles de la vanité toujours plus occupée à en rechercher les effets brillans, que les résultats justes et vrais. Ils veulent, à toute force, être aimables, et ils sacrifieraient à cette volonté, la certitude même d'être aimés : pour fixer l'admiration exclusivement sur ce qu'ils disent, ils craindraient moins un reproche fait à leur sincérité, que celui de ne pas choisir toujours la manière la plus piquante d'exprimer ce qu'ils ima-

ginent devoir produire quelque surprise. Ils ont en cela le plus grand tort. La réputation littéraire n'a rien de commun, dans le mérite durable qu'elle doit toujours avoir pour objet, avec cet éclat du moment qui appartient à la conversation. Si un homme de lettres a cette puérile ambition, pourquoi écrit-il? De l'instant qu'il a publié ses pensées par l'impression de ses ouvrages, comment peut-il attacher quelque importance à ce moyen fugitif de les faire connaître, par des conversations dont on conserve à peine un souvenir que rien ne renouvelle, que tout efface, et dont l'éclat emprunté n'est souvent dû qu'à des expressions captieuses, des subterfuges

vicieux, qu'on ne se pardonnerait pas, s'il pouvait en rester des traces.

L'homme de lettres qui a publié le fruit de ses veilles, et qui se propose de nouvelles tentatives dans cette carrière, doit être absolument étranger à tous ces petits efforts qui, en ajoutant des succès faciles à des succès honorables, n'accroissent ni sa réputation, ni ses moyens d'influence dans le monde. Quand il y parle, ce doit être ou pour dire des choses qu'il est utile de savoir; et quand il écoute, c'est pour en apprendre de semblables: voilà quelle doit être sa conversation. Son rôle doit moins être celui d'un acteur applaudi, que d'un spectateur attentif. Son but est de s'instruire, et non d'amuser les

autres. Ce n'est point à la fin d'une journée qu'on doit vanter ses succès ; c'est à la fin de sa vie qu'ils seront comptés et appréciés.

A l'exception de deux ou trois hommes de lettres, tous ceux de ce club avaient ce malheureux besoin des petits éloges, qui fait perdre le tems destiné à en mériter de plus réels. Quelques-uns d'eux avaient aussi l'habitude de parler, comme si ce qu'ils disaient devaient faire partie d'un livre, ou en était extrait. Nul abandon, toujours de la contrainte, de la recherche, un soin continuel ; ils ne parlaient pas, ou plutôt ils semblaient docter ce qu'ils avaient à dire. Rien n'est plus pénible sans doute pour soi-même, mais aussi rien n'est plus

fatigant pour les autres. Cependant peut-on décidément regarder comme un défaut, cette sorte de prétention, qu'on peut justifier du moins, en la regardant comme une manière d'être, contractée par eux au milieu des livres, qui sont leur société habituelle. Ne prenons-nous pas tous les jours les habitudes de ceux avec lesquels nous vivons constamment? S'il ne résultait de celle-ci que l'assurance de parler plus correctement, de dire moins de choses inutiles, de n'employer que des expressions plus choisies, il me semble que l'on aurait peu d'objections à faire contre cette manière de converser, qui, moins élégante, gênée plus visiblement, et fatigante par l'attention qu'elle exige, aurait aussi

ses avantages, ou conserverait au moins celui d'être à la portée de peu de gens.

Quoi qu'il en soit, je me lassai bientôt de ce club, et des conversations brillantes, légères ou trop soignées, que j'y entendais. C'était ma faute, ou plutôt celle de mon caractère et de mon éducation. Je n'aimais que ce qui etait libre et dégagé de toutes ces entraves plus ou moins recherchées d'un art que je n'estimais pas. Je préférais cette sorte d'irrégularité hardie, forte, imposante, dont celle qui caractérise les beautés de la nature, m'avait donné les premiers plaisirs, ou les seules leçons. Je ne trouvais dans toutes ces élégances d'expression pour lesquelles on a une sorte d'admiration convenue, que

le plaisir qu'on peut avoir à la fin d'un repas, à goûter ces friandises légères qui plaisent et ne nourrissent guère. Il me fallait quelque chose de plus substantiel. L'esprit embellit tout ; mais ce qui est utile, n'en a pas besoin.

CHAPITRE IX.

Tous les membres de notre club littéraire, n'étaient pas des auteurs, et dans le nombre de ceux qui, sans cultiver les lettres par état, savaient les honorer et les aimer, on remarquait quelques hommes très-distingués au parlement par leurs caractères et leurs talens ; je recherchais leur conversation avec plus d'empressement et d'intérêt que celle des gens de lettres ; leurs manières avaient plus d'urbanité ; leur ton était plus simple, plus attentif. Ils n'avaient pas, ou du moins ils ne montraient pas autant ce dévorant besoin d'éloges exclusifs qui

tourmente en général les auteurs ; leurs vues d'utilité publique étaient moins circonscrites par les prétentions particulières ; il y avait moins de mouvement dans leur esprit, plus de calme dans leurs volontés, plus de suite dans leurs idées, et plus de tenue dans leurs projets. Je ne parle ici que du plus grand nombre des auteurs que j'ai connus. Il y a sans doute d'honorables exceptions à faire, et je me regarderais comme bien coupable, si je jugeais même tous ceux que je n'ai pas été à portée de voir, par quelques-uns des hommes de lettres que j'ai rencontrés dans ce club.

Le plaisir que j'avais à voir ces membres illustres de notre sénat anglais, à converser avec eux, à

admirer l'égalité et la noble franchise de leur caractère, à considérer l'importance de leurs graves et utiles occupations, m'inspira le vif desir d'entrer moi-même au parlement. Dans cette occasion, j'eus le courage de vaincre l'opiniâtreté de mes habitudes. Je me blâmais d'être resté si longtems étranger aux affaires qui doivent intéresser si particulièrement celui qui aime son pays. Je vis dans l'honorable tâche que je m'imposais, de nouvelles et heureuses occasions d'étudier et de connaître mieux les dispositions et les usages de cette nombreuse classe d'hommes dont il fallait que j'obtinsse les suffrages. Mes complaisances, à cet égard, me furent moins pénibles que je ne l'avais

cru. Les rudes et grossières plaisanteries de ces hommes dont l'éducation fut négligée, mais dont la vie est constamment remplie par des travaux utiles qui sont la sauve-garde des mœurs, eurent moins de dangers pour moi, que ces frivolités aimables d'un monde où tout est sacrifié au seul desir de plaire. Je riais, je buvais, je tostais avec ces bons et honnêtes artisans ; nous chantions ensemble le refrain chéri des anglais. J'étais étonné de me trouver cette sorte de persévérance dans un projet. Je me savais quelque gré de marcher enfin vers un but. Je fus élu, à une grande majorité de voix : ceux qui m'accordèrent leurs suffrages, parurent aussi satisfaits de ce succès, que s'ils eussent

gagné le procès le plus important. On aurait dit, à l'intérêt qu'ils manifestaient, qu'ils venaient de rendre un service extrême à leur pays, ou qu'ils venaient d'assurer à jamais la conquête de quelques parties du globe. Tant il est vrai qu'il résulte toujours d'un service rendu, une sorte d'attachement pour celui que l'on oblige. Si ce sentiment n'était pas naturel, serait-il aussi général, et le remarquerait-on dans un grand nombre d'hommes réunis, comme dans quelques circonstances particulières?

En entrant au parlement, je me rappelai les hommes illustres des tems antérieurs, qui avaient figuré sur cet honorable théâtre, et les glorieux efforts qu'ils firent

pour obtenir et assurer à leurs concitoyens, ces priviléges qui furent si long-tems l'objet de l'envie des autres peuples. Je jetai mes regards avec orgueil sur ces bancs où siégeaient encore tant d'hommes recommandables ; je me proposai de me lier avec eux, de connaître leurs intentions, et de concourir à leurs vues. Pour un jeune homme dont l'esprit énergique, le caractère libre et franc n'a point encore cédé aux froissemens des affaires, le parti de l'opposition offre plus d'attrait que celui de l'administration. Tout y est plus animé, plus vigoureux ; le devoir d'attaquer rend plus attentif que celui de défendre. La liberté anime les discours ; elle en est le motif et le but : la pensée

y trouve un champ plus vaste. On soutient mieux la cause qui intéresse la plus grande partie de ses concitoyens, que la sienne propre ; l'intégrité y trouve plus d'émulation, la gloire plus de moyens, et le succès plus d'avantages.

Il était dans ma destinée, ou plutôt dans mon caractère, de me trouver sans cesse entraîné par mon imagination, bien au-delà de la vérité, et d'espérer toujours plus ou mieux que je ne l'aurais dû. Lorsque je connus parfaitement les maximes et les vues des membres de l'opposition, ma satisfaction diminua, mes espérances s'évanouirent, ma confiance cessa. Je ne vis dans leurs efforts, pour faire renvoyer les ministres, que le desir de

les remplacer. Je remarquai qu'ils attaquaient beaucoup de choses, moins parce qu'elles étaient mauvaises que parce qu'elles offraient quelques brillans sujets de déclamation; toujours l'envie de discourir, pour être applaudis, plutôt que celle de parler, pour être utiles, et toujours le besoin de censurer les mesures du gouvernement, moins pour en reformer les abus, que pour en discréditer les ministres.

Quelques-uns des membres de l'opposition ne suivaient pas ce misérable plan de conduite. Des hommes d'un esprit généreux ne se laissent pas séduire par des vues aussi évidemment contraires au bien public et à leur propre caractère. Mais c'est un des prin-

cipaux désavantages de leur position. Engagés dans un parti, il faut qu'ils paraissent quelquefois approuver publiquement ce qu'ils blâment, et qu'ils cèdent à l'impatience qu'ils condamnent, aux projets dont ils redoutent les succès, et à cette opiniâtreté de gens qui, dans un parti quelconque, sont toujours les plus nombreux.

Je remarquai aussi que l'esprit public n'était plus, en Angleterre, tel que les belles pages de notre histoire nous le montrent; il était devenu mercantile, calculateur, immoral; et notre nation, en augmentant son étendue, perd chaque jour ses forces réelles. Les membres nombreux ajoutés aux deux chambres du parlement, ont diminué l'énergie et l'indépen-

dance des moyens d'une vigilante et saïne législature. Les richesses de l'Inde, ont affaibli cet esprit de liberté qui ne se conserve que dans un état de fortune, moins brillant et plus heureux. Les calculateurs, les directeurs, les enrichis, les hommes dont l'opulence n'est fondée que sur les malheurs publics, occupent les places jadis remplies si honorablement par les Wentworth, les Seldens, les Hydes. Le projet des emprunts, projet détestable, et le plus fatal qui ait eu lieu, nous détruit, par les accumulations successives de ce qu'on appelle une dette nationale, et condamne l'Angleterre à une servitude interminable.

Ce ne fut pas cependant, sous

cet affligeant point de vue, que je considérai d'abord les objets qui m'environnaient. Mon entrée au parlement fut pour moi une des mémorables époques de ma vie. Je me reprochai d'avoir été trop long-tems simple spectateur : c'est ce rôle passif et presque nul, me disais-je, qui causait ce mécontentement continuel que j'éprouvais. Je vais reprendre l'activité qui me convient. J'aurai ma voix, et une sorte de part satisfaisante dans toutes les déterminations utiles. Je contribuerai à leur amélioration par mes avis. J'étudierai les principes de la législation. J'attaquerai les mauvaises lois ; je ferai tout ce qui dépendra de moi pour ranimer cet esprit public, dont la conservation peut seule

assurer le bonheur de mon pays.

Je ne sais si je dois seulement en accuser mon caractère ou quelques vicieuses et secrètes dispositions de mon esprit ; mais je ne persistai pas long-tems dans ces résolutions généreuses. Je rencontrais plus de difficultés que je ne m'y attendais. Le contraste qui, chaque jour, me paraissait plus évident, et qui existait entre l'Angleterre, comme je la voyais dans les honorables pages de son histoire, et l'Angleterre, comme je la voyais, et telle qu'elle était insensiblement devenue depuis près de cent ans, avait bien refroidi mon enthousiasme.

Une ou deux fois cependant, je sentis se ranimer en moi cette noble ardeur des espérances utiles.

J'eus part à plusieurs mesures importantes. Quelques efforts généreux, quelques victoires, des succès long-tems contestés et auxquels je contribuai, me firent éprouver une bien vive satisfaction. Mais ces occasions étaient rares, et nous retombions aussitôt dans ces délibérations qui me rappelaient cet esprit sordide, bas et rampant, devenu trop général, et dont je déplorais le misérable aveuglement, en en redoutant les suites funestes. En considérant même plus attentivement ces triomphes si courts dont je m'étais tant applaudi, je voyais que nous en devions au moins une grande partie, à ces moyens perfides, à cet esprit cabaleur, à ces calculs d'intérêt particulier, qui souillent et dés-

honorent des succès qu'un homme d'un esprit généreux et libre ne voudrait obtenir que par des moyens dignes d'une aussi belle cause, et des avantages qu'il en attend.

CHAPITRE X.

MÉCONTENT de moi-même et des autres, je résolus une seconde fois de voyager, et de chercher dans la multiplicité des objets qui se présenteraient à mes regards, quelques distractions à l'ennui qui me dévorait. Les commencemens furent heureux. La nouveauté et le changement de situation, me firent d'abord éprouver une sorte de soulagement; mais cela ne fut pas de longue durée. Je portais en moi la cause du mal-aise que je trouvais par-tout.

Quand je quittai Paris, pour me rendre à Vienne, et cette dernière

ville, pour aller à Madrid, j'étais toujours ce solitaire fatigué de lui-même, et portant ses rêveries pénibles, comme un fardeau que rien n'allège, et dont l'ennui des longues routes semblait encore accroître le tourment et la gêne. C'est en vain que je cherchais à fixer mon attention sur tout ce qui avait été l'objet de celle des autres. Les hommes célèbres, les édifices publics, tout ce qui pouvait occuper la curiosité générale et arrêter celle d'un voyageur, rien ne satisfaisait la mienne. Le projet m'offrait un plaisir, l'attente me ranimait, l'exécution me replongeait dans ce vague insupportable des espérances trompées. Quelquefois je cherchais à me lier avec ceux qui avaient le même

but dans leurs voyages, et souvent je n'avais pas passé un jour avec eux, sans me reprocher cette sorte d'engagement qui me rendait l'esclave d'une froide civilité, dont je prévoyais trop tard les longs inconvéniens, et dont rien ne me dédommageait. Souvent, un peu plus heureux, mais également abusé par ce que j'avais espéré, je rencontrais un compagnon de voyage plus aimable, et ce n'était que pour quelques instans. Je passais quelquefois plusieurs mois dans les villes, où je pouvais me promettre les avantages, les plaisirs d'une société intéressante; mais bientôt je m'en lassais; une seule réflexion détruisait tout le prestige : Je suis étranger ici, me disais-je, ne puis-je donc espérer

chez moi, ce bonheur dont jouit chacun de ceux que je vois ici. Ils sont à leur place, et moi, suis-je à la mienne ? Ils accomplissent leur destinée ; la mienne est-elle donc d'errer ainsi, et de chercher par-tout une existence paisible qui peut-être m'attend dans le pays que j'ai quitté. C'est où l'on est né qu'il faut vivre et mourir. Voyager toujours, c'est dissiper la vie et non pas en jouir. Mais hélas ! je suis seul. Je n'ai pas un ami ; et pourquoi n'en ai-je pas ? Des amis, dans le sens ordinaire que l'on donne à ce mot, j'en ai un grand nombre. Avec eux, je puis me croire en société ; mais où est-il celui qui me fera sentir que je ne suis plus seul au monde ?

CHAPITRE XI.

Il est seul mon ami, celui qui partage mes plaisirs et mes peines, non-seulement lorsqu'il me voit ou m'écoute, mais loin de moi, et quand je ne puis m'assurer de ce qu'il éprouve. Tout autre ami peut être fort estimable, le monde les donne ainsi : tout s'y trouve, hors cette sympathie de l'ame qui est tout. C'est une amitié de caractère, et même d'estime, mais rien de plus. Considérez la vie comme une promenade; ces amis là en seront l'agrément; mais arrêtez-vous : où sont-ils ces amis ? Que de soins, de recherches pour

trouver un ami ! et je n'en ai pas ! Le desir d'être aimé a été la constante passion de ma vie, et je suis abandonné, seul !

Mais quelles sont donc, me dira-t-on, les qualités que vous exigez dans un ami ? Ne voulez-vous qu'une victime de vos malheurs ? Eh ! non, non, Dieu sait que je ne voudrais le bonheur que pour celui que j'aimerais. Mais je veux qu'il ressente mes chagrins aussi vivement que s'ils étaient les siens, parce que tel est le caractère de l'amitié ; elle n'existe pas autrement. Je voudrais qu'il y eût d'autres preuves de la sincérité de ce sentiment ; mais celles-là sont les seules. C'est ce partage de tout qui fait connaître le bonheur, et qui au moins le fait désirer

avec une sorte d'empressement que, seul, on n'a pas, parce que personne ne doit le partager.

J'avais passé plus de vingt ans de ma vie, dans la recherche de ce bien, le plus grand, le plus rare de tous les biens. J'avais porté ce desir dans la solitude, dans mes voyages, dans toutes les époques de mon existence. Que m'en était-il resté ? Le tourment de ne pouvoir cesser de souhaiter ce que je n'espérais plus, et ce tourment me devenait chaque jour plus insupportable. Je ne m'intéressais plus à rien. En racontant les diverses aventures qui ont rempli cette partie de ma vie, j'aurais pu amuser ces lecteurs superficiels qui, avides de détails, semblent regarder comme inutiles, les ré-

flexions qui en sont l'objet, les pensées qui en sont le fruit, et les souvenirs qui en sont la leçon ; mais je sacrifie sans peine toutes ces circonstances plus ou moins importantes, qui, ne pouvant servir à me faire mieux connaître, ne rempliraient pas mon but ; et je vais parler de ces événemens qui ont eu sur moi une si terrible influence, et qui, seuls, ont pu me déterminer à écrire mon histoire.

CHAPITRE XII.

J'AVAIS quarante cinq ans. J'étais revenu en Angleterre. On m'avait parlé d'un M. Macneil qui, après avoir long-tems vécu en pays étranger, avait fixé sa résidence dans les environs des lacs de Wetzmorland et de Cumberland, près desquels je me trouvais dans ce moment. Même dans ma patrie, j'errais toujours, je cherchais par-tout, et je ne trouvais nulle part, le plaisir de m'intéresser à quelque chose. Ce M. Macneil avait, me dit on, particulièrement connu Jean-Jacques Rousseau, lorsque, pendant quelques années, il habita les bords de la Windermère. Il avait

plusieurs filles, et leur éducation était le constant objet de ses soins et de ceux de sa femme, dont on me raconta aussi l'histoire assez extraordinaire, pour fixer mon attention et exciter ma curiosité.

M.me Macneil était née en Angleterre ; mais son mari l'avait connue en Italie. Elle vivait avec un italien qui l'avait séduite et enlevée. Cet homme avait été son maître de musique. Il était vieux, laid, avare et libertin. Le père de cette infortunée qui ne connaissait pas les vices de son séducteur, et ne voyait que ses difformités, ne prévoyait aucun des dangers auxquels il exposait sa fille ; il recevait avec plaisir cet homme dont il aimait la conversation et les talens, et il l'engagea plusieurs

fois à faire d'assez longs séjours dans sa maison. Ce malheureux conçut l'affreux projet de perdre la fille de son bienfaiteur, et il y parvint. Il osa parler d'amour à une jeune fille naïve et sans expérience, et il fut écouté. Elle n'avait que seize ans, lorsqu'il la détermina à s'enfuir avec lui. Bientôt il cessa de dissimuler, lorsqu'il la tint en sa puissance, et l'enferma dans un vieux château tout delabré, qu'il habitait avec une sœur bien digne d'un tel frère, et qui, n'ayant pas reçu la même éducation, avait tous les défauts et tous les vices que du moins son frère savait quelquefois couvrir du voile d'une politesse acquise dans le monde.

Cette infortunée vivait avec ses

persécuteurs depuis près d'un an, lorsque M. Macneil, voyageant en Italie, en entendit parler. Il forma aussitôt le projet de sa délivrance; il l'avait autrefois vue deux fois chez son père, il avait partagé les chagrins de sa famille et de leurs amis; il avait souvent maudit avec eux l'exécrable auteur des malheurs de cette intéressante victime d'une séduction qu'il eût été impossible de prévoir, et il se promit de ne rien négliger pour y mettre un terme. Il obtint d'un des domestiques du château, qu'il remettrait une lettre à sa maîtresse. La pauvre enfant avait eu le tems de pleurer, de se repentir et de regretter le toît paternel. Quelle fut sa joie, en recevant cette lettre d'un compatriote

qu'elle avait vu chez son père ! Elle connaissait l'honorable caractère, la parfaite intégrité de M. Macneil. Dans sa malheureuse situation, il lui eût été bien permis de tout hasarder pour en sortir. Elle répondit, et demanda des nouvelles de son père. Sa mère n'existait plus. Elle sut que son père vivait encore, mais qu'il était inconsolable de la perte de sa fille, et bientôt elle ne désira plus que les moyens de pouvoir sortir de l'esclavage où elle était retenue. Elle tremblait en pensant à la manière dont elle serait reçue par son père ; ses reproches l'effrayaient, sa bonté la rassurait ; elle redoutait plus encore ses pleurs, que ses plaintes. Son malheur, sa faute, son repentir, le desir de

revoir son père, l'instant où elle se jeterait à ses pieds, dût cet instant être le dernier de sa vie, tout agitait le cœur de cette infortunée; mais l'espérance du pardon soutenait son courage.

M. Macneil se conduisit dans cette circonstance, avec la plus parfaite délicatesse. Une italienne dont il connaissait le caractère, et qui jouissait d'une considération méritée, consentit à accompagner sa protégée dans son voyage. Il eut pour elle tous les égards dus aux malheurs, et inspirés par la plus généreuse volonté de les finir; il eut la satisfaction de ramener cette jeune et intéressante créature dans les bras de son père. La réconciliation ne fut pas difficile. Le repentir était si vrai, le châti-

ment avait été si terrible, que la faute, sans être oubliée, n'existait plus que dans les souvenirs de la douce pitié, dont le seul besoin est de pardonner.

M. Macneil déclara bientôt son amour pour celle qu'il avait délivrée de son persécuteur; son mariage avec cet infame personnage fut promptement cassé : heureusement elle n'en avait point d'enfans. Il se présenta cependant une grande difficulté. La belle pénitente, tourmentée par ses remords, et, se regardant comme indigne d'unir son sort à celui d'un homme estimable, refusa les propositions de M. Macneil. Elle se rappelait, avec tant de douleur, la faute qu'elle avait faite, en s'éloignant de son père, que son cœur se brisait à la

seule pensée de quitter encore ce toît paternel où elle avait obtenu son pardon, et qui devait être l'éternel témoin de ses regrets, de ses pleurs et du plus sincère repentir. Cette humble résistance, fondée sur des motifs qui ajoutaient encore à l'estime et à l'empressement de M. Macneil, céda enfin aux longues et pressantes sollicitations d'un père et d'un amant. Après plusieurs mois d'hésitations et de chagrins, elle épousa M. Macneil, et cette union fut heureuse.

Sans doute cette histoire ne peut produire sur les autres, l'effet qu'elle fit sur moi. Mais si l'on considère la situation où je me trouvais, on ne sera pas surpris du vif desir que j'eus de connaître la famille dont on venait de me

raconter les malheurs : connus depuis long-tems dans ce canton, ils y étaient encore l'objet de diverses opinions bien contradictoires. Une fois entr'autres, j'entendis, à ce sujet, la conversation de deux dames, dont l'une était l'ennemie de ces bonnes gens, et l'autre leur sincère admiratrice. Celle-ci avait parlé avec beaucoup d'éloges des jeunes Macneil. Cela irrita l'autre dame, qui commença par de très-pathétiques doléances sur le sort de ces belles infortunées : mais aucune femme, ajouta-t-elle, ne peut se trouver décemment avec elles, et quel homme serait assez audacieux, et se respecterait assez peu pour songer à épouser une de ces créatures ? Leur naissance les condamnait à la mi-

sère et au déshonneur, et M. Macneil n'était pas moins coupable d'avoir épousé leur mère, que s'il se fût allié à une famille humiliée par quelque honte héréditaire.

Que pouvait-on penser d'une jeune fille qui, à seize ans, s'enfuit avec un chanteur italien? Que de clandestines et coupables provocations elle avait dû entendre, avant de prendre une résolution semblable! et quand il l'avait conduite en Italie, au milieu de ses amis, sans doute aussi vicieux que lui, qui sait ce qui lui était arrivé pendant *les deux ou trois ans* qu'elle avait passés avec eux? Elle avait quitté cet homme abominable, pour un compatriote estimable, un mari de son choix; soit: mais n'avait-elle pas aupa-

ravant quitté un père indulgent et vénéré, pour suivre cet audacieux étranger, un vil séducteur.

Pauvres miss Macneil ! s'écriait-elle ensuite, elles sont vouées *à la perdition*. Quelles leçons doivent-elles recevoir d'une mère aussi coupable ; voulut-elle leur donner de sages avis, elle ne le pourrait pas, et elle ne peut même le vouloir. Pauvres petites ! Et puis la charitable dame se rappela qu'elle les avait vues au théâtre de Kendal, et elle disait, en levant les yeux, avec l'expression de la plus tendre pitié : Elles sont cependant très-jolies ; mais hélas ! quel dommage ! c'est pour elles un malheur de plus.

L'admiratrice des Macneil les défendit avec chaleur. Je connais peu leur mère, dit-elle, grace à

ces indulgens usages qui lui ferment si humainement la porte de toutes les maisons de son voisinage. J'ai cependant été assez heureuse, pour voyager avec elle, dans une voiture publique depuis York jusqu'à Londres, et elle m'a inspiré le plus vif intérêt. Tout ce que j'ai vu et entendu, tout ce que j'ai appris sur le compte de cette femme intéressante, m'assure qu'on ne peut réunir plus de qualités estimables, et que sa conduite avec M. Macneil est parfaite. Comment peut-on regarder comme toujours impardonnable une faute commise avant l'âge de seize ans, et expiée par tant de larmes et tant de vertu? Peut-on penser, sans pitié pour la victime, aux ruses et aux séductions dangereuses d'un

homme vicieux ? N'est-il pas plus juste, celui qui a dit qu'un repentir profond et exemplaire pour une faute commise avec l'inconsidération et l'aveuglement de l'inexpérience, devient un garant plus sûr de la vertu que l'innocence elle-même.

M.me Macneil, continua cette dame, étant enfant, avait, il est vrai, toujours montré une grande force de jugement et la plus grande délicatesse dans ses sentimens ; cependant elle avait été coupable, mais bientôt elle avait cessé de l'être, et depuis sa faute pardonnée, elle était sans reproches aux yeux de la méchanceté la plus attentive. Sa conduite actuelle n'était-elle pas une leçon d'autant plus utile, que sa faute même pa-

raissait être plus inexcusable. Qu'on ne la pardonne pas, si l'on veut, cette faute ; mais que du moins l'on considère tout ce que cette infortunée a fait pour la réparer. Je ne prétends pas juger les motifs qui ont fondé cette impitoyable sévérité qui l'exclut de la société ; mais le juge le plus sévère, en prononçant l'arrêt, refuserait-il une larme de pitié à la victime de cette intolérance sociale? Et, en supposant que, pardonnée par l'Être puissant et bon qui voit le repentir, elle ne puisse l'être par le monde qui ne voit que la faute, l'injuste condamnation qui frappe la mère, doit-elle accabler ses malheureuses filles ? Je sais, à n'en pouvoir douter, qu'elles sont parfaitement élevées. Leur

père est l'homme le plus respectable, et si l'on peut juger de l'éducation que les jeunes Macneil ont reçue, par les vertus bien reconnues de leurs parens, il serait difficile de trouver des personnes de leur âge, qui méritassent de leur être comparées.

Tels étaient en bien et en mal les divers points de vue sous lesquels on considérait les aventures passées, et la situation actuelle de cette famille. Je n'ai pas besoin de dire que tout ce que j'avais entendu, n'avait fait qu'ajouter au desir que j'avais eu d'abord de voir et de connaître M. Macneil, et je me promis bien de ne pas quitter Wetzmorland, sans avoir fait au moins tout ce qui dépendait de moi pour y parvenir; mais

cela n'était pas facile, et je le savais. Il avait renoncé à voir ses voisins, parce qu'il redoutait jusqu'aux plus légères apparences de cette injustice avec laquelle on jugeait la malheureuse aventure d'une femme chérie, dont lui seul connaissait toutes les vertus ; et, en vérité, d'après tout ce que j'ai vu et ce que j'ai entendu dire des personnes dont il fuyait la société, je crois que c'était moins encore un sacrifice qu'il faisait à sa tranquillité, qu'un moyen de plus pour assurer le bonheur dont il jouissait dans sa maison. Il trouvait en lui-même et dans sa famille, plus de ressources contre l'ennui qu'il n'aurait pu en espérer, en cultivant de semblables connaissances. Le bonheur de sa femme, l'édu-

cation de ses filles l'occupaient suffisamment : elles chantaient et dessinaient avec goût. Ces talens qu'elles avaient reçus de leur mère, rappelaient souvent à cette malheureuse femme, des souvenirs bien pénibles ; la source en était humiliante ; mais les résultats en étaient heureux. Ils faisaient quelquefois de la musique, et ces concerts de famille avaient mille charmes pour chacun d'eux. Ils lisaient ensemble, et les conversations auxquelles ces lectures donnaient lieu, ajoutaient encore à l'instruction qu'ils en espéraient.

La matinée était consacrée au travail, la soirée aux talens aimables, et tout le jour au bonheur de s'aimer et de se le prouver par toutes ces attentions délicates qui

font le bonheur de cette vie domestique, dont rien ne trouble la tranquillité, quand on sait en jouir, et n'en pas désirer une autre. Cette famille intéressante était aussi heureuse qu'il est possible de l'être; cependant ils avaient aussi leurs peines : les importuns troublaient quelquefois la paix de cette maison, par leurs visites imprévues.

Les Macneil ne voyaient pas leurs voisins; mais les étrangers qui voyageaient sur les bords des lacs, montraient presque toujours le desir de les connaître, et se présentaient chez eux, quelquefois avec des lettres de recommandation qui forçaient de les recevoir. Quelques-uns étaient accueillis, seulement par leurs pressantes

sollicitations, et sans leur être adressés par aucune de leurs connaissances. Les uns voulaient connaître l'ami de J. J. Rousseau ; les autres, cette femme dont ils avaient entendu raconter l'intéressante histoire. M. Macneil se plaignait inutilement de ces importunités inévitables, et cherchait, autant qu'il le pouvait, à en diminuer le nombre. Aussi la dame qui avait si bien défendu M.me Macneil, me dit-elle lorsque je lui parlai du desir que j'avais de connaître cette famille, que je n'y parviendrais pas : mais sans me rebuter par cette contrariante prédiction, je pris le parti d'écrire à M. Macneil.

Dans ma lettre, je lui disais que ce n'était pas une simple curiosité de voyageur qui me déterminait ;

je lui parlais de mon caractère, de mes opinions, de quelques événemens de ma vie, de mes courses dans les principales contrées de l'Europe, de mon âge, de ma misanthropie, de mes malheurs et de mes fautes. Votre famille est heureuse, ajoutai-je. Ne me refusez pas la satisfaction de voir *une famille heureuse*. Que ce plaisir dont je ne jouirai qu'un seul instant, devienne le souvenir de toute ma vie. En m'aidant à supporter la solitude, ce souvenir m'y consolera du bonheur que je n'espère plus, et de la perte de toutes les illusions qui font le charme de la vie.

J'étais pressant dans ma lettre; mais je tâchais de ne pas m'y montrer importun, et j'attendis cette

permission tant souhaitée, avec quelque confiance. Je l'obtins, et je me hâtai d'en profiter. Dès le lendemain, je me présentai chez M. Macneil, dont la réponse aussi obligeante que polie ajoutait encore au vif desir que j'avais de le connaître.

CHAPITRE XIII.

M. Macneil me parut avoir à-peu-près cinquante ans. Il était grand, robuste; tout son extérieur annonçait l'homme plein d'énergie. Ses cheveux étaient bruns, courts, et sans poudre. Ses joues, fortement colorées, étaient celles d'un cultivateur livré constamment à des travaux dont la santé est toujours la récompense. M. Macneil était écossais.

Je vous remercie de votre visite, me dit-il, en me serrant la main. Je ne sais si ce que vous avez entendu dire de moi vous a

inspiré le desir de me voir ; mais, d'après l'opinion que votre lettre me donne de votre caractère, je dois me féliciter de vous connaître. Quant à moi, je ne suis ni passionné, ni misanthrope, quoique la brusquerie avec laquelle je me suis vu forcé de recevoir quelques personnes depuis mon arrivée ici, ait pu le faire croire. Je suis tout simplement un bon homme, dans toute l'étendue de ce mot. Si vous attendez autre chose de moi, vous serez trompé.

Je ne fus pas tout-à-fait persuadé, par ce que M. Macneil me disait de lui-même ; mais je ne le blâmai pas d'en parler ainsi. Il serait à désirer que tous les hommes sussent bien ce qu'ils sont, ou s'annonçassent du moins avec

franchise, tels qu'ils veulent être. Chacun de nous s'exagère ce qu'il vaut, et l'on ne s'humilie que pour être plus honoré. Fausse modestie, erreur ridicule, arrogance déguisée, artifice condamnable qui se réduit à ne montrer que la moitié de ses prétentions, pour obtenir davantage. M. Macneil n'avait pas ce tort. C'est de bonne foi qu'il parlait de lui-même avec cette franche modestie.

Après avoir causé ensemble, assez long-tems, la conversation tomba sur J. J. Rousseau. M. Macneil montra la plus grande vénération pour cet homme extraordinaire, dont ses amis parlent avec trop peu d'éloges, et ses ennemis avec trop de haine. J'ai beaucoup vu Rousseau, me dit M. Macneil;

il avait en moi une grande confiance : il m'avouait qu'il se trouvait avec moi, moins soupçonneux et moins inquiet qu'avec plusieurs hommes qu'il avait plus aimés. Il m'était facile de voir que ses infortunes avaient aigri jusqu'aux souvenirs les plus doux de l'amitié. Rousseau avait une sensibilité exaltée, et qui ne lui rappelait que les torts de ceux avec lesquels il avait vécu. Il s'était, pour ainsi dire, réfugié dans une sorte de monde idéal, et il voyait tout, excepté ce qu'il aurait dû voir. Les illusions l'entraînaient, les réalités de la vie n'étaient pour lui que des chimères, par sa manière de les considérer. Ses erreurs, à cet égard, étaient à-peu-près aussi bizarres, que s'il eût assuré

que sa petite habitation était environnée d'une armée d'assiégeans, ou battue en brèche par quelques batteries de canon. Quels que puissent avoir été les malheurs de sa vie, ou les accidens qui ont attaqué sa santé, je suis convaincu, d'après une foule d'indications, que Rousseau avait une sorte de folie.

Comme ils sont dans l'erreur, ceux qui pensent qu'un homme dans cet état soit nécessairement incapable de composer des discours aussi éloquens que ceux de Démosthènes, ou des odes aussi sublimes que celles de Pindare! J'ai cependant quelquefois pensé, qu'au milieu même des infortunes dont l'imagination de Rousseau l'accablait, il n'était pas réelle-

ment aussi malheureux qu'il le disait, ou qu'il voulait le paraître. Sans doute il souffrait quand il se croyait l'objet et la victime de cette conspiration universelle qu'il rêvait sans cesse. Mais il avait tant de ressources dans l'esprit ! il pouvait se distraire si facilement de cette douloureuse contemplation des malheurs qu'il redoutait ! ses momens d'enthousiasme étaient si sublimes ! il y avait une simplicité si enfantine dans les erreurs mêmes dont il s'environnait ! il avait quelquefois des accès d'une gaîté si franche, si naïve, qu'il m'est difficile de croire que la même personne que j'ai examinée sous ces divers rapports, fût véritablement tourmentée, dans quelques instans, par les terribles visions dont

son ardente imagination était quelquefois frappée. M. Macneil me raconta plusieurs anecdotes fort curieuses, et toutes à l'appui de ses observations.

M.me Macneil m'intéressa beaucoup. J'ai souvent remarqué que, sur-tout dans les femmes, ce mélange des habitudes et des manières de diverses contrées plaît singulièrement. Elle avait un maintien aisé, des grâces simples, aucune sorte d'affectation ou de gêne dans toutes ses actions. Cette timidité même avec laquelle elle semblait interroger les regards de ceux qu'elle voyait pour la première fois, dans la crainte d'y trouver l'apparence d'un reproche, annonçait qu'elle ne pouvait éloigner le souvenir des malheurs de

sa jeunesse. Mais avec quel empressement, tout en se les rappelant, on tâchait de paraître les ignorer, ou les avoir oubliés ! Qui aurait pu blesser le cœur toujours souffrant de cette victime d'une première séduction ! Sa touchante modestie rendait encore plus aimables les vertus dont elle était devenue le modèle ; son repentir était presque inutile, et sa faute même devenait invraisemblable.

Ses trois filles étaient charmantes. Chacune d'elles cultivait un talent où elle excellait. L'aînée s'était adonnée à la peinture, et particulièrement au paysage. Elle avait acquis une si grande perfection, que les connaisseurs comparaient ses ouvrages à ceux de Claude Lorrain ; le principal ap-

partement de la maison était orné de ses tableaux qui représentaient les points de vue les plus remarquables des environs des lacs. La seconde était musicienne et touchait parfaitement du piano.

La plus jeune cultivait les fleurs, et s'était livrée à l'étude de la botanique. Un appartement de la maison présentait une collection choisie de toutes les plantes de notre île. Elle savait peindre aussi, et quoiqu'elle ne fût pas aussi habile que sa sœur aînée, ses ouvrages méritaient beaucoup d'éloges.

Les noms des trois sœurs étaient Amélia, Emma et Mary. L'aînée n'avait aucune sorte de prétention à la beauté, cependant on aimait sa physionomie. Emma était brune.

Ses traits étaient réguliers ; ses yeux pleins de sentiment et d'expression ; sa bouche était charmante. Mary était parfaite. Sa belle ame était dans ses regards ; la plus exquise sensibilité les animait.

Je n'avais pas encore rencontré une famille qui satisfît aussi pleinement tous les vœux de mon imagination. Tant d'union ! des affections si pures ! tant d'accord dans les occupations ! Je n'avais jamais joui d'un spectacle aussi ravissant. Un père respectable, une mère intéressante, des filles adorables ; je ne cherchais plus où je voudrais passer ma vie ; je ne redoutais que l'instant de quitter cette famille. M. Macneil paraissait s'attacher à moi, en raison même de cet enthousiasme dont

tout ce que je disais était l'expression simple, vraie, et d'autant plus animée, que disposé, comme je l'avais été jusqu'alors à juger les autres avec une sorte de sévérité chagrine, ma situation était nouvelle pour moi ; et j'en sentais trop bien les charmes pour exprimer froidement les motifs d'admiration que chaque instant renouvelait. M. Macneil me proposa une promenade sur les bords de la Windermère, pour le lendemain. Le jour suivant, nous fîmes une partie sur le lac. C'est ainsi que par degrés, je finis par être un ami de la famille. J'étais trop âgé pour redouter l'opinion que l'on pourrait avoir de mes visites, et j'agissais, comme si j'eusse été le frère du maître de la maison, et l'oncle

de ses filles. Je passais des heures entières à voir peindre Amélia. J'écoutais Emma, lorsqu'elle faisait de la musique ; mais j'avais encore plus d'empressement à suivre l'aimable Mary, lorsqu'elle visitait ses fleurs, ou quand elle se promenait dans les jardins de son père ; dont elle avait dirigé toutes les plantations, et dont les embellissemens étaient son ouvrage.

CHAPITRE XIV.

M. Macneil avait un caractère plein de bienveillance, et je finis par avoir en lui une entière confiance. Quelque tems après, je me logeai dans son voisinage, pour continuer à le voir, sans interrompre, par mon séjour dans sa maison, les habitudes et les occupations de cette intéressante famille. Enfin, je lui parlai un jour des chagrins secrets qui tourmentaient mon cœur, de l'éloignement que j'avais pour le monde, et de l'ennui qui dévorait ma vie, dans cette position isolée, sans consolation et sans espérance.

Allons, mon ami, me dit-il, avec cette gaîté qui ne l'abandonnait jamais. Soit que vous me consultiez comme un bon cathlique consulte son confesseur, pour le salut de son ame, ou comme un malade s'adresse à son médecin, pour en obtenir le rétablissement de sa santé, voyons si je ne pourrai rien pour votre conversion, ou pour votre guérison.

Nous eûmes une longue conversation sur le degré d'estime que mérite la malheureuse espèce humaine; et nous n'étions pas d'accord, parce que nous ne considérions pas la question sous le même point de vue. J'avais une trop haute opinion de ce que l'homme pouvait être, pour sup-

porter de le voir tel qu'il était. Je ne voyais les limites de la possibilité, à cet égard, que dans celles de la perfection ; et, après avoir admiré le génie d'un Newton, l'élévation des idées d'un Milton, les vertus d'un Alfred, pouvais-je pardonner, ou voir, sans une sorte de mépris, l'ignorance, la stupidité, l'avarice, l'intérêt personnel et toutes les sottises, triste partage de la plus grande partie des hommes. Je ne les observais que l'œil fixé vers le but où j'aurais voulu qu'ils arrivassent. M. Macneil, au contraire, ne les considérait qu'en fixant ses regards sur leurs premiers pas dans cette longue carrière des améliorations possibles.

Chaque homme, disait-il, porte en lui le germe des qualités qui

font un bon mari, un bon père, un bon ami. Vous me direz que ce ne sont pas là des vertus bien sublimes : eh ! mon ami, si ce qui suffit à mes yeux, était plus général, le monde offrirait un spectacle ravissant. Mais au moins, si ces qualités ne se développent pas dans tous les cœurs, il en est bien peu où elles s'éteignent entièrement. Voyez l'homme le plus pauvre au milieu de ses enfans, comme ses yeux s'arrêtent sur eux avec délices ! comme il écoute leurs saillies de gaîté ! comme le sentiment qui l'agite est parfait et désintéressé ! Examinez les hommes dans toutes les circonstances, vous connaîtrez par-tout l'influence des douces affections. Quel est celui qui ne vole pas au

secours du voisin qui a besoin de lui, ou de l'étranger même à qui il arrive un malheur ? Oui, Fleetwood, par-tout où je vois un homme, je vois, non une occasion de compatir, mais d'approuver et d'aimer ; et si cet homme n'a rien fait encore de bien, je ne l'en crois pas moins capable d'une action vertueuse, si quelque circonstance y donnait lieu.

J'ai quelquefois été tenté de composer un roman, où je présenterais l'homme tel que je le vois, et peut-être ce roman de la vie humaine en serait elle l'histoire la plus fidèle. Je choisirais un personnage comme mon ami Fleetwood, par exemple, bien misanthrope, bien dédaigneux, complètement ennuyé et fatigué des

misères humaines, et ne pouvant plus supporter le chagrin d'être forcé de conserver quelques relations avec ses semblables. Je l'embarquerais, je lui ferais faire naufrage, et il aborderait dans une île déserte. Seul ? Non ; mais avec le plus grossier, le plus stupide des matelots de son équipage : j'envoie tout le reste au fond de la mer.

Quel serait le résultat de cette aventure ? Mon misanthrope qui, dans le monde, ne trouvait plus un seul homme digne de son affection, n'aurait plus ici la liberté du choix, et il s'attacherait à ce pauvre matelot ; il finirait par le trouver actif, ingénieux, fort aimable. Combien mes deux solitaires s'aimeraient ! Que de longues

nuits s'écouleraient dans ce doux babil de la plus parfaite intimité ! Que de qualités attachantes ils se reconnaîtraient réciproquement ! Avec quelle anxiété chacun d'eux attendrait l'autre, quand ils auraient le chagrin d'être un instant séparés ! Avec quel courage ils se défendraient mutuellement contre tous les dangers dont ils seraient menacés !

Quelques années après, je ramènerais mon misanthrope en Angleterre, et il aurait toujours de son compagnon de l'île déserte, la plus haute opinion, parce qu'il aurait remarqué en lui des qualités et des vertus qui, sans cette circonstance, ne lui auraient pas même paru désirables ou possibles dans un homme de cette classe ;

et il serait, de ce moment, plus disposé à les reconnaître dans les autres hommes.

M. Macneil pouvait avoir raison; mais ses argumens et son histoire ne produisirent pas sur moi l'effet qu'il en attendait. Au reste, si je ne cessai pas de penser comme je l'avais fait jusqu'alors, il est cependant vrai de dire que je commençai à souhaiter un peu plus de parvenir un jour à penser comme lui. Peut-être, dans cet instant, M. Macneil fut-il assez satisfait de ce léger changement dans mes opinions, pour en concevoir des espérances qui pouvaient un jour se réaliser.

CHAPITRE XV.

Fleetwood, continua Macneil, vous êtes trop seul. J'entends bien des gens vanter les charmes de la solitude et s'extasier avec affectation sur l'extrême plaisir qu'ils trouvent à contempler un arbre, un ruisseau, une montagne. Prétention ridicule ! Pour augmenter leur chimérique bonheur, j'ajoute à leurs arbres, à leurs montagnes, tous les animaux de la création, et ils n'en seront pas plus avancés. Nous avons tous dans le cœur, le besoin d'aimer nos semblables, il faut que quelqu'un nous écoute, nous regarde, nous parle, nous

plaigne, nous attende. J'admire, tout autant qu'un autre, les beautés sublimes de la nature ; j'aime assez la solitude pour y passer quelques jours sans ennui, et peut-être avec quelque satisfaction ; mais je n'en ai pas moins à la quitter. Toutes ces magnificences d'un superbe paysage, produisent bientôt sur le solitaire, le même effet qu'il éprouverait à une belle table couverte de plats d'or et d'argent, si, ayant bon appétit, il n'y trouvait rien à manger. Vous seriez de mon avis si, ainsi que moi, vous étiez désintéressé dans l'examen de cette question ; mais vous n'avez ni assez de calme dans l'esprit, pour m'approuver, ni assez de bonheur dans votre situation, pour me blâmer. Il faudrait une sorte

de miracle pour que vous fussiez heureux dans cet état d'isolement. Vous êtes trop riche pour vous occuper des moyens d'accroître encore votre fortune. Il n'y a pour vous qu'un seul moyen de vous tirer de peine ; mariez-vous, Fleetwood ; devenez père de famille. Vous êtes déjà un peu avancé en âge, et avant que vos enfans exigent vos soins, et vous occupent suffisamment, il s'écoulera encore du tems ; il faut remplir cet intervalle. Formez-vous une société intime de cinq ou six personnes. Informez-vous de celles qui peuvent avoir besoin de vos secours, contribuez à leur bonheur, et le vôtre commencera.

Je crus un instant que mon ami perdait la raison. Moi ! père

de famille, ou environné constamment de gens assidus, tandis que je n'ai presque jamais pu vivre un seul jour avec ceux qui, avant la fin de ce jour même, me devenaient insupportables ! moi ! me marier ! après avoir passé les plus belles années de ma vie dans le célibat ! Epouserai-je une femme de mon âge ? pourrai-je l'aimer assez pour la rendre heureuse ? Ai-je d'ailleurs l'opinion qu'il faut avoir des femmes, lorsqu'on veut leur confier le bonheur de sa vie ? Peut-être suis-je injuste à leur égard ; mais puis-je oublier les événemens qui, malgré moi, me forcent, pour ainsi dire, à les juger toujours défavorablement. N'ai-je pas encore d'autres motifs pour redouter le mariage ? Je ne

puis supporter aucune contrainte, et il est bien tard pour en contracter l'habitude. Vous, M. Macneil, tout heureux que vous êtes dans votre famille, vous conviendrez cependant qu'il est impossible à deux personnes de vivre ensemble, sans quelques altercations. Il y a des chaînes que l'on peut porter, parce que cela ne doit avoir qu'un tems; mais quand il n'y a que la mort de l'un des deux qui puisse la rompre, il est permis de s'en effrayer.

M. Macneil sourit, et me dit: Je ne prétends point du tout, mon ami, que vous épousiez une femme de quarante-cinq ans : vous l'aimeriez encore à cet âge, si vous l'aviez épousée à vingt ans; l'attachement croît avec le tems, et

l'habitude en assure la durée ; mais il ne faut pas qu'il commence si tard. Non, Fleetwood, ce n'est pas là ce que je vous conseille. Choisissez une jeune femme, gaie, vive, douce et bonne. Formez son esprit, élevez-la pour vous-même. Occupez-vous de vous en faire aimer. Pensez sans cesse à son âge, pour qu'elle oublie le vôtre ; vous serez bientôt un autre homme : de nouvelles vues, de nouveaux desirs, de nouvelles pensées, vous rendront une vie nouvelle. Vous voudrez plaire à votre jeune compagne ; vous partagerez ses goûts, afin qu'elle partage les vôtres ; vous serez gai avec elle, pour qu'elle soit quelquefois sérieuse avec vous. Vous lui procurerez les

dissipations qui plaisent à son âge, afin qu'elle embellisse, et ne s'en plaigne jamais, la solitude qui plaît au vôtre. C'est de cette manière que vous assurerez son bonheur, et que vous conserverez son attachement.

Vous me direz qu'il n'est pas aussi facile que je parais le croire, de rendre constamment heureuse une jeune personne à laquelle vous serez uni à jamais. Vous aurez tort. Les femmes n'ont pas nos goûts, ni notre manière de considérer le mariage. Un homme se marie, pour avoir une aimable compagne, qui fasse le charme des heures de sa vie qu'il peut enlever aux affaires, aux soins et aux travaux indispensables. Une femme prend un mari, parce

qu'elle sent le besoin d'un protecteur, d'un guide et d'un appui dans toutes les circonstances. Ne croyez donc pas, Fleetwood, que vous soyez trop âgé. Les rides ne défigurent pas encore vos traits ; vos cheveux ne sont pas blancs. L'activité de votre ame, les divers plans de vie que vous avez essayés, vos voyages, vous ont préservé de ces habitudes qui altèrent les forces avant le tems, et vous avez vécu, sans vieillir.

Vous dites que votre extrême sensibilité qui vous permit si rarement de supporter sans inquiétude, ou sans ennui, des liaisons peu durables, vous rend peu propre à figurer dans un cercle domestique où vous seriez forcé de revoir souvent les mêmes per-

sonnes. Hélas ! mon ami, voilà la seule chose qui vous manque ; voilà ce qui vous rend, pour ainsi dire, insupportable à vous-même. Soumettez-vous aux lois de cette association, hors de laquelle la nature n'a pas voulu qu'il y eût de bonheur réel pour l'homme, et vous en aimerez les devoirs, aussitôt que vous en connaîtrez les plaisirs. Le premier besoin qui se fait sentir dans ces liaisons nécessaires, est celui de sacrifier quelque chose au bonheur d'un autre, pour mieux assurer celui qu'on en attend. Les différences d'opinions ou de caractères, sont quelquefois de nouvelles sources de satisfaction ; il en résulte peu de débats et plus d'occasions de sentir les avantages de s'aider, de se céder

réciproquement, et de s'aimer mieux. Vous connaissez le proverbe : Ce sont les querelles des amans, qui font les délices de l'amour. Entre hommes, ce n'est pas la même chose. Chacun veut toujours avoir raison, et il en résulte des plaintes qui ne finissent jamais ; mais entre un homme et une femme, un sourire dissipe tous les nuages. On oublie, on ne discute plus. Celui qui a raison, en est presqu'affligé, parce qu'il contribue moins que celui qui avoue ses torts, aux doux plaisirs du raccommodement. Mariez-vous donc, Fleetwood, si vous voulez connaître le vrai, le seul bonheur ; le célibataire ne le connaît pas plus que ce vieux chêne qui, dans ce moment, nous couvre de son ombre.

Tels étaient les avis, les raisonnemens de M. Macneil, et ils faisaient sur moi une très-vive impression, que j'attribue, du moins en grande partie, aux circonstances de ma situation actuelle. Tandis que M. Macneil me parlait, je me voyais au milieu de sa famille. En revenant de notre promenade, je revoyais ses aimables filles avec une extrême émotion. Mary me paraissait encore plus aimable, depuis qu'il me semblait que je pouvais me permettre de l'aimer ; et, quand je me retrouvais seul, je me surprenais quelquefois m'écriant involontairement : O ma douce Mary ! c'est toi ; oh ! oui, tu seras la compagne de ma vie.

Tel fut le sujet de plusieurs

conversations très-animées entre M. Macneil et moi. Un jour qu'il me parlait, avec encore plus de chaleur, sur ce qu'il appelait ma conversion, je me tournai tout-à-coup vers lui, et je lui dis avec une sorte de gaîté : Je vous arrête, mon ami; vous parlez fort bien; mais si je dois désirer de me marier, je ne puis vouloir être seulement occupé de mon bonheur. Vous voulez que je choisisse une jeune personne; mon choix est fait : y consentirez-vous? Je vous demande une de vos filles. Macneil parut étonné. Est-ce sérieusement, me dit-il, que vous me faites cette proposition. Mon ami, lui répondis-je, si je vous ai déplu, ne me répondez pas; vos argumens m'ont persuadé, du moins

je le crois ; mais je puis encore en douter, si ce que je vous ai dit ne vous convient pas.

Mon cher Fleetwood, reprit-il, je dois vous répondre, et le faire avec toute la franchise de mon caractère ; la thèse change un peu de face, je vous donnais des avis, peut-être, dans ce moment, en aurais-je besoin moi même. Je n'ai aucune objection à faire contre vos principes, votre famille, votre fortune, ni même contre votre âge : mais votre caractère ! — Ah ! voilà le point embarrassant. — C'est une étrange chose que ce penchant que nous avons tous à donner des conseils, sans nous mettre à la place de celui qui les reçoit, ni même à la place de celui qui serait moins empressé à les

donner, s'il se trouvait intéressé dans le plus où le moins de docilité qu'on aura à les suivre. Je suis sincèrement votre ami. Je vous ai dit ce que je pensais dans toute la sincérité de mon cœur; mais....—Je triomphe, m'écriai-je, je mourrai célibataire; cependant, j'avoue que, tout en lui répondant ainsi, je sentais un dépit secret; mon cœur se serrait. L'aimable Mary m'occupait vivement.

M. Macneil continua ainsi: J'aime mes enfans; je parlais en ami tout-à-l'heure, et il faut à présent que je réponde en père. Je ferais pour vous tout ce qui dépendrait de moi; si je n'aventurais que mon bonheur; mais il s'agit ici de celui de ma fille;

cela mérite bien des réflexions. Je ne puis me dissimuler que celle que vous épouserez, a quelques risques à courir. Cependant le mariage, quel qu'il soit d'après toutes les prévoyances humaines, peut-il être exempt de ces dangers imprévus, d'un avenir qu'il est impossible de connaître et de diriger. N'est-ce pas le plus hasardeux des jeux de ce monde? Vos périls ne sont pas moindres que ceux de la personne à laquelle vous unirez votre sort. Cependant je persiste encore dans les avis que je vous ai donnés. Oui, Fleetwood, épousez la fille de mon cœur, si elle y consent; je n'y mets que cette seule condition. Cependant n'oubliez aucune de vos objections contre le mariage,

c'est à vous maintenant à y répondre ; je dois vous les rappeler, et ne peux plus les combattre.

Ce fut là une de nos dernières conversations sur les bords de la Windermère. Avec quel plaisir je me la rappelle encore ! Ruffigny et Macneil ont été les deux hommes que j'ai le plus sincèrement aimés ; mais j'ai trouvé plus de satisfaction dans ma liaison avec Macneil. Ruffigny, vertueux, honnête, bon et généreux, avait dans ses habitudes, et même dans le caractère, une sorte de monotonie, dont nos conversations se ressentaient. Mais quand je revenais chez Macneil, après avoir passé une matinée à discuter, ce spectacle d'un bonheur intérieur, constant, inaltérable ; cette vie de famille dont rien ne

troublait la vive et douce continuité, tout portait dans mon cœur cette secrète approbation, qui peut-être aurait sans cela, trouvé quelque résistance dans mon esprit et dans mon caractère. Mon attachement pour Mary achevait de me persuader. Elle effaçait mes anciens et pénibles souvenirs ; sa conversation m'entraînait vers un avenir nouveau pour moi, et un bonheur que depuis long-tems je n'espérais plus.

CHAPITRE XVI.

POURQUOI ces jours de bonheur s'écoulèrent-ils si rapidement ! M. Macneil, long-tems avant l'époque où je fis connaissance avec lui, s'était déterminé à passer en Italie, avec sa famille, pour y finir ses jours. Il avait un ami intime dans le Milanais, qui l'avait souvent engagé à venir s'établir dans son voisinage ; il l'assurait que plusieurs femmes très-aimables, et qui jouissaient de la plus haute considération, n'auraient pas à l'égard de M.me Macneil et de ses filles, l'injustice des dames anglaises, qui lui refusaient avec tant d'inhumanité, l'ac-

cueil qu'elles méritaient. Ce motif eut beaucoup d'influence sur la détermination de M. et M.me Macneil, qui souffraient moins pour eux-mêmes que pour leurs filles, de cette exclusion si pénible. Le projet du départ fut arrêté, et ils vendirent leurs propriétés, pour en acquérir de nouvelles en Italie. Ces diverses affaires les retenaient en Angleterre plus long-tems qu'ils ne l'auraient voulu, et j'achetai la terre qu'ils avaient à Wetzmorland, plutôt avec l'intention de faciliter leur départ, qu'avec le desir de me fixer dans ce pays. La fortune des Macneil avait été confiée à un banquier de Gènes, et ils prirent la resolution de s'y rendre par mer, et de s'embarquer à Falmouth. M. Macneil, partait

avec sa femme et deux de ses filles ; ils laissaient la plus jeune en Angleterre, où elle devait passer l'hiver avec une famille de leur connaissance, qui, pendant cette saison, habitait Londres, et le reste de l'année, résidait dans le Glocestershire.

Tout étant ainsi disposé, nous partîmes pour Falmouth ; je fus du voyage, et Mary devait accompagner sa famille jusqu'au port. Nous y passâmes sept ou huit jours, qui m'intéressèrent d'autant plus, que j'ignorais si je reverrais jamais ces bons Macneil qui, prêts à se livrer à la merci des vents, rendaient chaque heure qui s'écoulait près d'eux, aussi précieuse pour moi, que si elle eût dû être la dernière.

Le lendemain de notre arrivée, Macneil et moi, nous fûmes nous promener sur les bords de la mer; nous reprîmes le sujet chéri de nos anciennes conversations, et, n'ayant plus de tems à perdre, je m'exprimai avec encore plus de franchise. Je lui avouai que j'avais sincèrement la volonté de me marier, et que mon amour pour Mary avait plus contribué à ma conversion, que les argumens de son père. Il me demanda si sa fille connaissait l'attachement que j'avais pour elle, et si je croyais en être aimé. Je l'assurai que je ne lui en avais encore rien dit, et que j'ignorais ses dispositions à mon égard. La délicatesse, les scrupules, l'intérêt même de mon amour, la timidité qui en est la

preuve, la réserve qui en est le plus pur hommage, tout avait retardé cet aveu, et semblait justifier à mes yeux cette discrétion. Mon cœur même y trouvait une nouvelle source de plaisirs. N'était-il pas plus satisfaisant pour un amant honnête et délicat, de suivre les doux progrès du sentiment, que d'en contraindre les expressions, par une déclaration trop prompte. En pareil cas, il me semble qu'elle n'est permise que lorsque tous les obstacles qui pourraient s'opposer à l'union désirée, n'existent plus.

Dirai-je toute la vérité? Il se mêlait à tout cela des craintes qui retardaient encore mon empressement à cet égard. Je craignais d'être refusé. Je craignais aussi

d'être accepté. L'avenir m'effrayait. Il s'agissait d'une affaire si importante pour le bonheur de tous deux! Je me disais : Actuellement je suis libre; je suis maître de toutes les actions, et de tous les plans de ma vie. Si je parle, je puis, avant la fin de cette heure même, me voir engagé à jamais, et le destin de ma vie sera à la disposition d'un autre. Il faut y penser.

Adieu, me dit Macneil, à la fin de notre conversation. Je laisse ma fille en Angleterre, je la place sous votre protection. La famille avec laquelle elle doit passer l'hiver, est composée d'honnêtes gens, mais plus occupée des plaisirs du monde, que des douces affections d'une société plus intime. On ne peut leur reprocher aucun tort,

et ma fille sera très-bien dans cette maison ; mais c'est à vos sentimens, à votre caractère, c'est à l'homme d'honneur, à mon ami, que je la confie. Je crois qu'elle vous aime, je suis persuadé qu'elle consentira à vous épouser, si vous persistez toujours dans cette résolution. Fleetwood, c'est une grande preuve de confiance que je vous donne, dans cette circonstance. Si vous épousez ma fille, tenez lui lieu de son père, de sa mère, de ses sœurs, vous serez tout pour elle dans ce monde. Si vous êtes injuste à son égard, elle n'aura personne à qui elle puisse s'en plaindre. Si vous êtes capricieux, déraisonnable, si vous la traitez avec sévérité, ma malheureuse fille ne sera plus que votre prisonnière,

En l'écoutant, je sentis mes yeux se mouiller de larmes ; je serrai vivement la main de mon ami, et je m'écriai : Macneil, soyez tranquille ; jamais d'injustice, de sévérité à l'égard de votre bien aimée fille. Je serai pour elle le mari que le plus tendre des pères a bien voulu honorer de son choix. On verra comment j'ai tenu parole.

Le jour du départ arriva. Je ne répéterai pas tout ce que M.me Macneil me dit relativement à sa chère enfant ; elle avait les mêmes craintes que son mari, elle formait les mêmes vœux. Cette femme charmante me parut encore plus parfaite, pendant le court séjour que nous fîmes à Falmouth. Il n'y eut jamais de mère plus tendre, plus

prévoyante, plus empressée à remplir tous ses devoirs ; elle avait toutes les qualités que l'on aime, et toutes les vertus que l'on respecte. Avec quelle touchante sollicitude, elle me recommandait son intéressante fille !

J'étais avec Mary, et une des demoiselles de la famille où elle était attendue, et qui était venue la chercher, dans un bateau, à côté du vaisseau dans lequel toute la famille était embarquée, et qui devait les conduire à Gènes. Je passai encore deux heures avec eux. Je n'ai jamais vu plus d'affection, plus d'union et des adieux plus attendrissans. Les derniers mots de Mary furent : Et pourquoi donc ne m'emmenez-vous pas avec vous ; et les dernières paroles, oh!

les dernières paroles de la bonne mère à sa fille, furent : Ne répète pas cette question, ma chère Mary, il nous serait impossible de ne pas te dire : Viens avec nous.

CHAPITRE XVII.

Je suivis à cheval la voiture qui conduisait à Londres, Mary et sa jeune compagne. Peu de jours après notre arrivée, je fus obligé de faire un voyage dans le Merionetshire, pour y terminer quelques affaires qui exigeaient ma présence. Ce fut le 20 septembre, que M. Macneil quitta l'Angleterre, et depuis ce jour, le tems avait été toujours orageux et incertain. La nuit que je passai à Shrewsbury, il y eut une affreuse tempête. Je tremblais, en pensant au *Romney* qui portait mes chers amis; je fus constamment troublé par les plus

sinistres pressentimens. Je voyais ce malheureux vaisseau faire naufrage. Je ne rêvai que mâts brisés, voiles déchirées, cris du désespoir, engloutissement des victimes. Il est impossible de se figurer tout ce que je souffris pendant cette nuit terrible, et en me réveillant, ces funestes idées me poursuivaient encore. Je restai ce jour-là à Shrewsbury; je n'avais pas la force de continuer mon voyage. Cependant le mauvais tems avait cessé, le soleil avait reparu; mais, me disais-je, les Macneil ne le reverront plus. Vers le soir, plus fatigué par mes réflexions et ma tristesse, que je ne pouvais l'être par le voyage même, je pris le parti de me remettre en route; je marchai toute la nuit, et j'arrivai

chez moi, le lendemain dans la matinée.

Deux jours après, je reçus une lettre de ma bien-aimée Mary. Elle ne me parlait que de cette malheureuse nuit du 27. Toutes ses expressions se ressentaient de l'effroi que cette horrible tempête lui avait causé. Je sentis que je ne devais pas tarder à me rendre à Londres. Mary avait besoin de consolation.

Pendant les premiers jours, elle avait été assez heureuse. Elle avait trouvé une amie dans la plus jeune des demoiselles de cette famille, qu'elle connaissait déjà depuis assez long-tems. Mary lui donnait des leçons de botanique : elles ne se quittaient pas ; mais miss Matilda Raneliffe était une de ces amies qu'on ne trouve que dans la

prospérité, elle avouait ingénuement, qu'elle ne pouvait supporter le spectacle de la douleur.

Le domestique de M. Raneliffe m'introduisit dans l'appartement où était rassemblée toute la famille, avec deux ou trois personnes étrangères. Tout ce monde était heureux et gai; on riait, on chantait; les jeunes demoiselles n'étaient occupées que d'une partie de plaisir qu'on venait de projeter. Je regardai ce cercle joyeux, et je n'y vis pas celle que je cherchais. La pauvre Mary, seule, dans un coin de la chambre, semblait être abandonnée. Ses joues étaient décolorées, ses yeux mouillés de larmes, son attitude était celle du désespoir. Aussitôt qu'elle m'aperçut, elle vint à moi,

et me conduisit dans un autre appartement. Oh ! Monsieur, s'écria-t-elle, dites-moi tout ce que vous savez, tout ce que vous craignez pour mes malheureux parens. Vous, M. Fleetwood, vous avez vu des tempêtes ; vous connaissez les diverses côtes près desquelles ils ont passé ; vous voyez à-peu-près les lieux où ils pouvaient être au moment de cette tempête. Y a-t-il quelques espérances ? Rassurez-moi ; accablez-moi ; éclairez-moi. Je tâchai, mais en vain, de calmer la désespérante agitation de la bonne Mary ; j'aurais voulu lui inspirer un courage que je n'avais pas, et une tranquillité dont les plus douloureuses conjectures ne me laissaient plus l'espoir ni pour elle, ni pour moi.

Et vous, Mary, lui dis-je ensuite, comment vous trouvez-vous dans cette maison ? Oh ! mal, bien mal, M. Fleetwood. On m'aimait, quand je pouvais, par ma gaîté, contribuer aux amusemens qui sont ici la seule chose dont on s'occupe ; mais depuis que mon cœur est brisé, tout le monde s'éloigne de moi.

Un mois entier s'écoula avant de recevoir des nouvelles du *Romney*. Pendant ce tems, je vis tous les jours l'aimable Mary ; et si alors elle avait déjà quelque attachement pour moi, il dût s'accroître par mes attentions, mes soins, et le contraste des consolations affectueuses que je lui offrais, avec l'indifférence des Raneliffe. Elle ne me voyait occupé que de ses

chagrins ; je partageais ses inquiétudes. Je n'ai jamais mieux senti le doux charme attaché au desir de consoler, quand l'être affligé est une femme intéressante. Les chagrins rapprochent les cœurs, mieux que les plaisirs dont peut jouir l'insensibilité. Il en résulte les plus douces émotions, et le malheur, lorsqu'il n'est pas à ce dernier terme qui repousse toute espérance, a des instans heureux que, jusqu'à ce moment, je n'avais pas encore connus.

Enfin, elles arrivèrent ces terribles nouvelles, dont le pressentiment seul nous accablait de tristesse et d'effroi. Le *Romney* avait fait naufrage. Le capitaine et quelques marins s'étaient sauvés dans une barque : ils avaient pro-

posé à deux des passagers de les y admettre, ne pouvant en recevoir un plus grand nombre ; mais cette malheureuse famille n'avait pas voulu se séparer ; aucun d'eux n'avait voulu de la vie, en abandonnant les autres à la mort, et ils avaient préféré de périr ensemble. Que de réflexions pénibles ce récit faisait naître ! Si les Macneil n'eussent jamais songé à ce funeste voyage, que d'années heureuses ils eussent conservées ! Les motifs qui les déterminèrent à quitter l'Angleterre, avaient pour unique objet le bonheur, et chacun d'eux y avait trouvé le malheur de tous. Je crois les voir encore au moment de l'embarquement ; l'espérance leur offrait toutes ses douces illusions, les couronnait,

pour ainsi dire, de toutes ses fleurs, et c'était des victimes qu'elle parait, pour les envoyer à la mort.

Quand il ne fut plus possible de douter de la vérité de cet affreux malheur, Mary ne voulut plus rester dans cette maison. Elle loua un appartement où elle se retira avec une femme-de-chambre qui l'avait suivie. Les Raneliffe l'abandonnèrent avec toutes les formes polies que prescrit l'usage du monde, et après avoir paru désirer de la consoler. On ne peut rien se figurer d'aussi accablant que ces froides civilités de l'indifférence, dans ces circonstances douloureuses. Les adieux des Raneliffe semblaient nous dire : Aussitôt

que vous serez loin de nous, vous serez oubliés, et il ne sera pas plus question ici de vos malheurs que s'ils n'existaient pas.

CHAPITRE XVIII.

L'INTÉRESSANTE Mary ne recevait que moi. Je n'essaierai pas d'exprimer comment notre amour parût s'accroître encore, au milieu des chagrins dont elle était la touchante victime, et dont je fus l'unique consolateur. Pendant long-tems mes visites s'écoulaient sans qu'un seul mot d'amour vînt en interrompre les longues et douloureuses conversations. J'aurais cru être coupable, si je me fusse occupé de moi, tandis que je n'étais, et ne devais être occupé que d'elle. Je voulais qu'elle ne vît en moi qu'un ami

zélé, un protecteur fidèle, un bon parent, que le malheur lui avait donné. J'avais été aimé de son père, je voulais lui en rappeler les soins, en en remplissant les devoirs; mais la sombre tristesse de notre situation ajoutait encore à notre attachement réciproque; et, partager toutes ses peines, n'était-ce pas toujours lui parler de mon amour? Mais nous n'étions pas encore au dernier terme des malheurs qui devaient nous accabler.

J'ai déjà dit que son père avait vendu toutes ses propriétés en Angleterre, et que sa fortune, convertie en lettres-de-change, avait été confiée à un banquier de Gènes qui, suivant l'usage, dans ces sortes de transactions, avait donné

les quittances par *duplicata*. Tous ces titres étaient renfermés dans deux boîtes d'ébène de formes semblables. M. Macneil devait en emporter une à bord du *Romney* où il s'était embarqué, afin de pouvoir, en arrivant, s'occuper des nouvelles acquisitions qu'il projetait. L'autre m'avait été remise, par précaution, et pour obvier aux événemens imprévus.

J'étais chez Macneil, la veille de son départ. Nous avions examiné ensemble les papiers du banquier génois. La chambre où nous étions, se trouvait dans ce moment remplie de malles et de cassettes, les unes déjà fermées, les autres prêtes à l'être. Dans le milieu de l'appartement, il y avait une grande table couverte de re-

gistres, de livres de comptes, de liasses de papiers, et de plusieurs autres objets destinés à être placés dans les malles qui n'étaient pas encore finies. Macneil fut obligé de sortir, parce que le bailli qui venait pour la seconde fois, avait à lui parler. Avant de quitter la chambre, mon ami acheva de mettre en ordre ses papiers les plus intéressans, ferma les deux cassettes d'ébène, et plaça quelques autres papiers dans une malle qui se trouvait près de lui. Son cachet se trouvait sur la table, et en sortant, il me pria de l'apposer par-tout où il manquait encore. Il agissait avec tant de calme et de circonspection, que je n'aurais pu supposer que dans ce moment, il pouvait avoir quelques distrac-

tions. Les deux cassettes ne furent plus ouvertes. L'une fut portée à bord du *Romney*, et l'autre me fut confiée.

Lorsque la nouvelle du naufrage fut confirmée, je m'occupai à remplir les intentions de Macneil, qui m'avait nommé, conjointement avec un homme de loi, son exécuteur testamentaire. Je rompis le cachet de la cassette, je l'ouvris, et je n'y trouvai rien. Je ne chercherai point à exprimer mon étonnement, mon effroi, ma profonde douleur dans cette circonstance. Ce malheur était affreux, il fallait songer à le réparer.

J'écrivis au banquier génois; je commençai des poursuites contre lui. Ses réponses furent d'abord très-circonspectes, très-mesurées.

Il évitait de se compromettre en niant trop brusquement le dépôt de soixante mille liv. sterling, qui lui avait été confié. Comme il vit que je tardais à montrer les titres, il demanda à les voir, ne pouvant, disait-il, rien connaître de cette affaire, sans les avoir sous les yeux ; et je ne pouvais les produire. Il se douta bientôt de mon embarras, et alors il changea de ton. Il me répondit insolemment qu'il était étonné que je me permisse de le fatiguer d'une affaire dont il ne savait rien, et dont je ne pouvais fournir les titres. Ce qui doit étonner encore plus dans cette aventure, c'est que ce banquier coupable, avait jusqu'alors montré un caractère irréprochable ; mais sa probité n'avait pu résister

à une tentation aussi forte ; et moi, en ma qualité de misanthrope, j'en concluais que l'intégrité de la plupart des hommes a ses limites, et qu'il est à présumer que, même en Angleterre, on pourrait trouver plus d'un banquier qui peut-être en ferait autant, pour s'assurer par un seul mot criminel, l'incontestable possession de soixante mille liv. sterl. Quoi qu'il en soit, cette somme fut à jamais perdue pour la famille de Macneil.

Le banquier, comme je l'ai appris depuis, composa sur tout cela la plus touchante histoire, dans laquelle il se plaignait amèrement de mes injustes prétentions et de mes poursuites. Il se pourrait, disait-il, que M. Macneil eût ma-

nifesté l'intention de placer des fonds dans mes mains ; mais il n'en a rien fait ; et, ne serait-il pas permis de douter même de la vérité du fait par l'importance du dépôt ? Soixante mille liv. sterl. ! Le défunt ne les eut jamais. Il arrangeait tout cela à sa manière, et si parfaitement, que je ne sais ce qui me serait arrivé, si je me fusse trouvé à Gènes, pendant les débats. Peut-être aurait-on cru faire un acte de justice, en me lapidant dans les rues. Cependant, si je n'avais pas les titres nécessaires pour faire valoir mes droits, j'avais entre les mains des documens suffisans pour les prouver. Bien des gens connaissaient la fortune de Macneil, et elle n'avait pu être anéantie dans un jour. L'ami qu'il

avait dans le Milanais pouvait fournir un grand nombre d'attestations à cet égard. Il avait une lettre dans laquelle Macneil, en lui racontant le fait, lui parlait des titres qu'il avait entre les mains, et ne laissait aucun doute sur le dépôt confié au banquier; mais tout cela ne suffisait pas pour l'obliger à le restituer. Les décisions des tribunaux furent toutes en sa faveur.

J'hésitai long-tems à apprendre ce malheur à Mary. Je ne m'y déterminai qu'en pensant au besoin même qu'elle avait, pour ainsi dire, d'une nouvelle affliction pour la distraire de celles qui la conduisaient au tombeau. D'abord, elle se refusa même à connaître les détails de l'affreuse af-

faire qui la dépouillait de toute sa fortune. Il se joignit à cette profonde indifférence, une sorte de satisfaction à penser, qu'en perdant des parens qui lui étaient si chers, elle avait tout perdu, et qu'il ne lui restait rien pour supporter une vie bien plus malheureuse par la privation des êtres qu'elle regretterait toujours, que par celle d'une fortune dont elle ne pouvait jouir sans eux. Je parvins cependant, par degrés, à la ramener à des idées plus raisonnables. Je voulais qu'elle fût affligée de sa ruine, et je lui en représentai toutes les suites. Je lui rappelai tous les avantages d'une grande fortune, les maux qu'elle évite, et le bien qu'elle permet de faire. Enfin, je la déter-

minai à se joindre à moi dans les diverses consultations que je me proposais de faire encore, et à me permettre de lui amener le jurisconsulte qui me dirigeait dans mes poursuites. Un procès occupe, distrait. L'esprit se fixé continuellement sur les diverses espérances que l'on conçoit. Tous les jours l'affaire présente un nouvel aspect ; les inquiétudes mêmes qui résultent de cette situation, ne furent pas inutiles à Mary, et la ramenèrent par degrés à la possibilité de s'occuper de choses étrangères à l'affreuse douleur qui minait ses jours.

Quelles étranges vicissitudes dans la destinée de cette intéressante créature ! Heureuse dans sa famille, riche héritière, elle perd

en peu de jours ses parens, sa fortune; un naufrage la rend orpheline; une atroce friponnerie la réduit à la misère. Je n'eus jamais un caractère intéressé; jamais, avant ce terrible événement, je ne pensai, qu'en épousant, Mary, j'accroîtrais ma fortune, et jamais l'idée de ce que je ne pouvais plus espérer, ne nuisit à l'intérêt que je prenais à Mary, ou ne me fit hésiter un seul instant, dans mes projets à son égard. Il s'écoula beaucoup de tems, dans les poursuites que nous ne cessâmes de faire, pour obtenir une restitution sur laquelle je ne comptais plus. Mais que de sentimens inexplicables dans le cœur humain! Assurément il m'importait peu que Mary fût riche, ou

qu'elle ne le fût pas ; je l'étais assez pour ne rien désirer de plus. La fortune de ma jeune amie ne pouvait ajouter à tout ce qui me la rendait si chère. Accablée par l'infortune, certes, je ne l'en aimais pas moins ; peut-être même mon attachement pour elle était plus tendre ; mais il n'était pas de la même nature ; mes soins avaient moins de déférence. Des mouvemens de compassion semblaient altérer cette sorte de dépendance qui, sans m'en apercevoir, dirigeait autrefois mes intentions. J'étais plus empressé, peut-être, mais j'étais moins soumis. Je n'oubliais point assez que le malheur l'abandonnait, pour ainsi dire, à la délicatesse de mes procédés. Je lui parlais avec plus de liberté,

plus de confiance. En même tems que je la considérais avec attendrissement, je me surprenais prenant quelquefois le ton d'un homme qui, sûr d'être utile, prodigue moins les attentions d'un amant, que les conseils d'un ami.

Je m'affligeais sincèrement de cette inapparente disposition de l'ame, qui, réprimée avec trop de soin, pour devenir un tort dont Mary aurait eu à souffrir, ne fut pénible que pour moi, parce que je me la reprochais aussi vivement que si elle eût diminué mon amour, ou que si elle m'en eût fait négliger les soins, les hommages et les devoirs.

Une autre idée vint encore me tourmenter, et, moins fondée, elle me tourmenta davantage,

parce que, ne pouvant motiver mes chimériques inquiétudes, il m'était impossible de les combattre. Je me disais : Voilà une immense fortune qui est perdue ; le banquier de Gènes nie le dépôt : la question sera décidée en sa faveur par les tribunaux. On ne peut condamner l'accusé que sur des preuves, et je n'en ai point à produire contre lui ; mais j'accuse ce banquier, et qui sait si d'autres ne m'accuseront pas ? Macneil me confiait toutes ses affaires ; il n'y a de coupable apparent dans tout ceci, que le banquier et moi : j'ai pu être tenté comme lui. Il est aussi riche que moi ; mais si quelqu'un avait l'injustice de me soupçonner, je serais bien plus coupable à ses yeux. Je

fus l'ami de Macneil ; il me nomma son exécuteur testamentaire ; il eut en moi toute confiance, et le banquier n'était pour lui qu'un étranger. Le calomniateur qui m'accuserait ne me rendrait-il pas bien plus criminel, en me représentant comme ayant commis ce crime, et de plus, ayant l'infame audace d'en accuser un autre ? Quel supplice ne mériterait pas celui qui se conduirait ainsi, et qui dépouillerait avec cette inhumanité, l'être infortuné dont il est le protecteur, à l'instant même où la destinée lui enlève ses parens, et l'abandonne à tous les malheurs ? On sent que je ne m'arrêtais pas long-tems à des idées aussi déraisonnables ; mais enfin, me disais-je aussi, si, malgré

l'invraisemblance et l'absurdité de ces inquiétudes, j'en suis quelquefois tourmenté, qui peut m'assurer que de semblables soupçons, toujours accueillis par la malignité humaine, ne peuvent égarer, à mon égard, l'opinion de ceux qui ne me connaissent pas? Ma réputation est sans tache; mais qu'importe à la calomnie? Avec un caractère tel que le mien, de semblables pensées sont désolantes, et j'avoue que j'eus la faiblesse de m'y arrêter plus long-tems que je ne l'aurais dû. Les inquiétudes les plus vagues, les plus ridicules, prennent dans une imagination ardente, une sorte de consistance et de raison, qui, pendant quelque tems, les rend aussi pénibles que si elles étaient fondées; on finit

par en sentir l'absurdité, mais c'est toujours trop tard; on ne songe pas que les chimériques douleurs qui troublent la vie, sont toujours celles qui durent le plus. On console, on abrège les chagrins réels; mais il faut, pour ainsi dire, user ceux qui ne le sont pas; les premiers ne résistent pas aux conseils de la raison, les autres lui échappent.

CHAPITRE XIX.

Le premier sourire de Mary, si long-tems affligée, fut pour moi une sorte de résurrection, parce que sa vie était la mienne, et que Mary me sembla renaître, en cessant un instant de souffrir. Cette intéressante créature n'avait plus que moi dans le monde; j'avais, pour ainsi dire, hérité de la tendre affection qu'elle avait pour son père, sa mère et ses sœurs; j'étais pour elle toute sa famille, le monde entier. Tout en elle m'offrait l'expression de cette réunion des plus doux sentimens qui font le charme de la vie. Sa tranquil-

lité, sa confiance, son attachement, sa reconnaissance, son avenir qu'elle reposait sur moi, ses chagrins dont j'étais l'unique consolateur, tout ajoutait à l'intérêt qu'elle m'inspirait, à mon amour et à mes espérances.

C'est ainsi que nous passâmes l'hiver. Déjà nos conversations moins sombres, ne rappelaient pas sans cesse, les souvenirs douloureux de nos malheurs. Je tâchais de fixer son attention sur divers objets qui pouvaient la distraire. J'ornai son appartement des plus belles fleurs. Elle m'apprenait la botanique. Elle ouvrit ses porte-feuilles, et me montra ses charmans ouvrages. Elle me permettait de lui lire quelques-uns de ces bons livres qui ont

paru depuis le règne d'Elisabeth jusqu'à la révolution, et qui, sans contredit, sont ce que nous avons de mieux. Quand je vis Mary, sinon heureuse, au moins tranquille, j'éprouvai une satisfaction d'autant plus vive, que, pour la première fois de ma vie, elle me faisait connaître tout le bonheur de l'amour, quand les sentimens les plus honorables en sont le garant et l'appui.

Lorsque le printems vint, je proposai à Mary un petit voyage dans les environs de Londres. Pendant l'hiver, je ne m'étais jamais avisé de l'engager à chercher quelques distractions dans les amusemens de la ville; j'aurais cru offenser sa douleur, blesser sa sensibilité; mais les beautés de

la nature sympathisent avec toutes les situations de l'ame, et ma pauvre Mary savait si bien les apprécier et les admirer ! Notre petit voyage fut charmant, et ma jeune compagne acheva de recouvrer cette douce paix du cœur, que tous ses chagrins avaient si long-tems troublée. Enfin, dans le mois de juillet, nous fûmes unis à jamais, et l'attentif consolateur de l'aimable Mary, devint son heureux époux.

Un jour elle me disait : Mon cher Fleetwood, je vous aime plus que je n'aurais pu aimer un homme de mon âge. Il se mêle au sentiment que vous m'inspirez, une sorte de déférence, qui, en même tems qu'elle me tranquillise, en me rappelant que j'ai en vous,

pour guide et pour appui, le digne ami de mon père et de toute ma famille, ajoute encore à mon attachement pour vous. Un jeune mari n'aurait peut-être pas obtenu de moi la même confiance ; celle que j'aurais été tentée d'avoir en moi-même, aurait nui à ma docilité ; mais n'en abusez pas, Fleetwood ; je me soumettrai toujours à vos avis, dans toutes les circonstances, parce que je suis convaincue que dans aucun tems, vous ne me ferez connaître vos volontés avec cette dureté de l'indifférence qui rend l'obéissance si pénible, et fait perdre à l'autorité d'un mari toute la puissance qu'elle peut obtenir des représentations de l'amitié. Vous connaissez l'extrême sensibilité de votre Mary,

ses malheurs, son caractère. Mon père vous avait dit : Fleetwood, épousez une jeune personne qui ne connaisse pas les chagrins, et elle vous fera oublier les vôtres. Et moi, mon ami, puis-je oublier tout ce que j'ai souffert? Vous me pardonnerez d'y penser souvent, et de vous en parler quelquefois; si vous ne me le permettiez pas, que deviendrais-je? La pauvre Mary, seule au monde, sans famille, n'aurait plus que ses larmes, son désespoir, et d'autre espérance que la mort. Fleetwood, vous les connaissiez, vous les aimiez. N'est-ce pas qu'il n'y eut jamais un père aussi bon, une mère aussi tendre, des sœurs aussi dignes d'être aimées? Oh ! oui; nous nous aimions bien. Nous

les reverrons ; Fleetwood, mon bon Fleetwood ; vous et moi, nous les reverrons. Ce ne sera pas mourir, n'est-ce pas, mon Fleetwood ? ce sera nous réunir.

CHAPITRE XX.

Aussitôt après la célébration de notre mariage dans l'église de Saint-Georges, nous partîmes pour les bains de Matlock, dans le Derbyshire, et nous y restâmes près d'un mois. Ce fut le plus heureux tems de ma vie. Ma chère Mary était heureuse. Si elle ne pouvait oublier l'affreuse catastrophe de l'automne dernier, elle ne se refusait du moins à aucune des satisfactions de notre situation actuelle. Elle sentait que par le contrat solennel qui l'unissait à mon sort, elle avait pris l'engagement de contribuer à mon bonheur, et, pour l'assurer, il fallait qu'elle-

même fût heureuse. Les attentions les plus aimables, les empressemens, les soins les plus délicats semblaient me prouver qu'ils étaient moins encore le résultat de ses réflexions, que l'expression de ses sentimens. Et pourquoi ne me serais-je pas livré au doux espoir d'être sincèrement aimé d'elle, quand toute sa conduite, à mon égard, avait pour unique objet de m'en convaincre.

Quelle différence entre les vives et pures affections qui nous unissaient, et ces passions tumultueuses et pénibles qui avaient occupé ma vie dans mon premier séjour à Paris ! Quelles étaient les femmes que j'avais cru aimer ? Des mères coupables, des amantes criminelles, dont toute l'existence

n'était qu'un tissu de perfidies, de faussetés et d'hypocrisie. Quelles peuvent être les pensées secrètes d'une femme adultère ? L'effroi du passé la tourmente; l'incertitude de l'avenir l'accable. Elle sent qu'elle est indigne de l'estime qu'elle n'obtient que par des mensonges, qu'un seul instant peut éclairer : elle ne voit que la honte qui l'attend, et l'opprobre qu'elle mérite.

Non, il n'y eut jamais de bonheur pour le crime ; le calme de l'innocence est le charme constant des plus doux plaisirs de l'amour ; c'est l'enchantement de l'ame, sans lequel il n'y en a pas d'autre. Ce n'est que pour l'amour honnête et vertueux, que la plus pure et la plus vive des voluptés a des souvenirs qui en assurent la durée,

et le bonheur, des espérances dont rien n'altère la sécurité.

Comme je jouissais de cette existence si nouvelle pour moi ! J'avais long-tems vécu dans le monde, et j'y étais seul. J'y demandais un ami, et j'avais vécu sans ami. Je voulais un autre moi-même que j'aimasse plus que moi, et qui, par la plus tendre sympathie, ne vécut que pour moi, comme je ne voulais vivre que pour l'aimer; et j'avais trouvé cet autre moi; et mille fois plus heureux encore, ce n'était pas un ami, ce n'était pas une maîtresse; c'était une épouse adorée, la mère de ces êtres chéris qui, même avant leur naissance, ajoutait par le plus doux espoir au titre d'heureux mari, celui d'heureux père.

Quelle existence à comparer à celle d'où je sortais à peine ! Je me réconciliais avec la vie, je pardonnais au malheur, parce que je ne le redoutais plus.

Pendant notre séjour à Matlock, nous parcourûmes les environs ; j'en connaissais les beautés depuis long-tems ; mais en les faisant admirer à Mary, je croyais les admirer pour la première fois. La satisfaction qu'elle éprouvait, renouvelait la mienne ; je retrouvais jusqu'au plaisir de m'étonner, en voyant sa surprise ; ces beaux lieux semblaient être nouveaux pour moi, et ne l'étaient-ils pas ? Lorsque pour la première fois ils frappèrent mes regards, Mary n'était pas avec moi.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

DEUXIÈME PARTIE.

LETTRE I. *Mlle. d'Albémar à Delphine, Montpellier 20 Juillet 1790.* page 1.

——— II. *Réponse de Delphine à Mlle. d'Albémar, Bellerive 26 Juillet.* 5

——— III. *Delphine à Mlle. d'Albémar, 30 Juillet.* 11

——— IV. *Léonce à M. Barton, Paris le 5 Août.* 20

——— V. *Delphine à Mlle. d'Albémar,* 26

——— VI. *Delphine à Mlle. d'Albémar, Bellerive 6 Août.* 34

——— VII. *Delphine à Mlle. d'Albémar, 8 Août.* 46

——— VIII. *Delphine à Mlle. d'Albémar.* 78

——— IX. *Mad. de Vernon à Léonce.* 87

——— X. *Réponse de Léonce à Mad. de Vernon.* 88

——— XI. *Léonce à M. Barton, 4 Août.* 89

LETTRE XXV. *Léonce à M. Barton, Bordeaux 23 Septembre.* p. 168
——— XXVI. *Delphine à Mlle. d'Albémar, Bellerive 2 Octobre.* 174
——— XXVII. *Delphine à Mlle. d'Albémar, 14 Octobre.* 191
——— XXVIII. *Delphine à Mlle. d'Albémar, Paris le 16 Octobre.* 199
——— XXIX. *Léonce à M. Barton, Bordeaux ce 20 Octobre.* 204
——— XXX. *Léonce à Delphine, Bordeaux 22 Octobre.* 207
——— XXXI. *Delphine à Mlle. d'Albébémar, Paris 26 Octobre.* 217
——— XXXII. *Delphine à Mlle. d'Albémar, Paris 2 Novembre.* 235
——— XXXIII. *Mlle. d'Albémar à Delphine, Montpellier 4 Novembre.* 243
——— XXXIV. *M. Barton à Mad. d'Albémar, Mondoville 6 Novembre.* 245
——— XXXV. *Réponse de Delphine à M. Barton, Paris 8 Novembre.* 249
——— XXXVI. *Mad. d'Artenas à Delphine, Paris 10 Novembre.* 252
——— XXXVII. *Delphine à Mad. d'Artenas, Paris 14 Novembre.* 258

LETTRE XXXVIII. *Réponse de Mad. d'Artenas à Delphine, Fontainebleau 19 Novembre.* page 263

——— XXXIX. *Delphine à Mlle. d'Albémar, Fontainebleau 25 Novembre.* 265

——— XL. *Delphine à la même, Paris 20 Novembre.* 269

——— XLI. *Delphine à la même, Paris 29 Novembre.* 273

——— XLII. *Delphine à la même, Paris 31 Novembre.* 303

——— XLIII. *Mad. de Lebensai à Mlle. d'Albémar, Paris 2 Décembre.* 316

Fin de la table du tome second.

368218